

FIGARO ILLUSTRÉ



L. Chialova

Chasse défendue

Ayuntamiento de Madrid

L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de 5 0/0, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés) 1.217.000.000 Fr.

EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) 248.000.000 Fr.
(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)

ASSURANCES NOUVELLES RÉALISÉES EN 1897 777.000.000 Fr.

PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents) 65.000.000 Fr.

DIRECTION :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

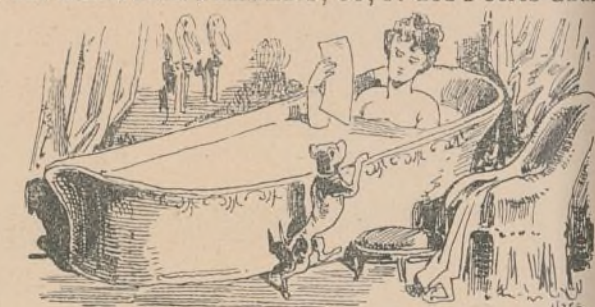
36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS

« Pas pour UN JOUR, mais pour TOUJOURS »



La délicieuse ABRICOTINE P. GARNIER est le complément de tout bon repas, elle est en vente chez les Négociants en Comestibles et Épiceries

SULFURINE
BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygienique — Fortifiant — Antirhumatismal
Souplesse et beauté de la peau
Pharmacie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs



N'est-ce pas merveilleux de pouvoir prendre chez soi, pour 1 fr. 25, un bain sulfureux sans odeur et sans la moindre gêne.
En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies.

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie Rentes Viagères

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

ASSURANCES sur la VIE. — RENTES VIAGÈRES

DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS. — SIÈGE SOCIAL : à AMSTERDAM

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif Général contenant 35 Combinaisons

AGE	GÉNÉRALE NÉERLANDAISE	COMPAGNIES FRANÇAISES	COMPAGNIES ANGLAISES	COMPAGNIES AMÉRICAINES
25 ans	280 »	347 »	322 »	302 50
30 —	307 »	377 »	352 »	332 »
35 —	347 »	414 »	388 »	368 70
25 ans	447 »	505 »	493 »	501 80
30 —	452 »	514 »	502 »	509 60
35 —	460 »	528 »	515 »	521 30
60 ans	94 90	84 »	88 20	93 80
70 —	134 90	118 30	125 50	127 84
80 —	205 20	143 70	—	172 08

VIE ENTIÈRE
20 primes avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

MIXTE DE 20 ANS
avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

RENTES VIAGÈRES
Immédiates payables trimestriellement
Revue pour un versement de 1,000 fr.

La GÉNÉRALE NÉERLANDAISE paie ses sinistres dans la huitaine de la remise des pièces justificatives reconnues telles. Elle est soumise à la juridiction des tribunaux du département de la Seine. Elle accorde aux assurés un délai d'un mois pour le paiement de la prime et s'engage, en outre, aux termes de l'article 10 des conditions générales, en cas de retard plus prolongé, à ne pas résilier, tant que le montant de la réserve est égal ou supérieur au montant des primes impayées.

Banquier de la Compagnie : LE CRÉDIT LYONNAIS. (bureaux de Paris), à PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Février 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

UNE INCONNUE, par ARSÈNE ALEXANDRE; reproduction d'un Buste de femme (Musée du Louvre).

LA « SVETLANA », photographie instantanée.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS.

LES SPORTS DE LA GLACE AUX ETATS-UNIS, par M.; photographies instantanées.

LES LIVRES, par T. G.

LA DOMPTEUSE DE BOIS-COLOMBES, par EDOUARD CADOL; illustrations en couleurs de LUNOIS.

CHEZ Ménélik, par GABRIEL BONVALOT; illustrations photographiques instantanées en couleurs.

LES DANGERS DU SYMBOLISME, par JUDITH GAUTIER; illustrations artistiques en photographie instantanée.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS :

LA LEÇON DE MANDOLINE, par DOMENECH.

LA BOUQUETIERE DU PONT-NEUF, par GEORGES CAIN.

COUVERTURE :

CHASSE DÉFENDUE, par CHIALIVA.



Cliché Giraudon.

BUSTE DE FEMME, *UNE INCONNUE* (Musée du Louvre)

L'ADMIRABLE buste de femme qui vient d'être donné au Louvre et reproduit ici, allie au charme irritant de l'énigme la beauté sereine et profonde des grandes œuvres d'art simples et spontanées. Enigme en effet. Que fut cette femme? Fût-ce une princesse, ou une paysanne, ou une femme du peuple? On ne sait pas toujours distinguer ces choses-là à travers les

temps, lorsque l'érudition ne trouve pas des signes affirmatifs de l'une ou l'autre condition. Une femme du peuple, revêtue de ses habits et de ses ornements de fête peut prendre pour nous le caractère, l'opulence, la dignité d'une reine.

Surtout lorsque, comme il arrive pour ce buste, il ne demeure dans l'effigie aucun stigmate de servitude ou de souffrance, mais seulement

un calme, une gravité, cet air, en un mot, de profondeur qu'assume pour l'artiste simple ou pour le grand artiste, l'être humain au repos.

Ce buste, en pierre qui fut sans doute entièrement peinte « au naturel » (mais il ne reste que des traces de la polychromie initiale), a été trouvé dans la terre, à Elché, une des plus curieuses et des plus anciennes villes de l'Espagne, située près d'Alicante. C'est un professeur de la Faculté de Bordeaux, M. Pierre Paris, qui l'a découverte; c'est un collectionneur et un ami de l'art, M. Noël Bardac, qui en a fait l'acquisition pour l'offrir au Musée du Louvre.

Le Musée de Madrid contenait déjà des œuvres analogues, mais point de plus belle. M. Heuzey, le savant conservateur du Louvre, estime que celle-ci doit être du *II^e siècle* de notre ère. Elle a été exécutée sous l'influence gréco-phénicienne, mais en Espagne et d'après une femme espagnole. Cela ne peut faire de doute pour ceux qui ont voyagé si peu que ce soit dans ce passionnant pays. La construction de la tête, le menton proéminent, le dessin de la bouche, l'expression même de la physionomie font de cette inconnue une sœur, à plusieurs siècles de distance, d'une princesse de Sanchez Coello, d'une infante de Velasquez, que dis-je? d'une *maja* de Goya!

Remarquons la beauté, l'imposant style de ces arrangements: les plis retombant sur les épaules, ont la simplicité des sculptures de nos cathédrales. Les étranges et superbes ornements qui emboîtent la tête d'une masse si volumineuse, mais si fière, paraissent à eux seuls donner lieu à d'intéressantes controverses. Sont-ils en orfèvrerie, comme on l'a supposé tout d'abord, c'est-à-dire

tout au moins en métal creux très léger (forcément à cause du poids) ou en filigrane, dont il n'y aurait ici qu'une simple interprétation sculpturale? Ou bien, au contraire, et cette supposition est assez séduisante, serait-ce simplement un travail de passementerie analogue à celui qui constitue encore la coiffure ou l'ajustement dans certaines provinces espagnoles, et même chez nos propres Bressanes? Pour trancher la question, il faudrait que la couleur fût mieux conservée par le temps, et elle ne persiste malheureusement que sur les lèvres, sur les bandeaux qui enserrant le front sous la mitre, et enfin par traces sur les vêtements.

Là-dessus et sur l'époque, les érudits vont discuter. Pour nous, il nous semble suffisant de jouir simplement de la beauté de l'œuvre. Beauté presque ethnographique, beauté populaire, simple à l'extrême, malgré la contradiction apparente entre ce mot et la complication de la mise en scène. Est-il, en effet, rien qui soit traité plus largement, plus simplement? L'homme qui a fait cela, artiste indigène travaillant sous l'influence gréco-phénicienne qui régnait alors dans tout le bassin de la Méditerranée, ou artiste étranger étant venu s'établir en Espagne, comme fit quatorze siècles plus tard le Greco, par exemple, l'artiste qui a fait cela peut avoir été un maître célèbre, achalandé; — comme il peut aussi avoir été un humble et sincère faiseur d'images, heureusement ignorant de la préoccupation de faire un « chef-d'œuvre », sentiment de fatuité tout moderne qui est justement la meilleure condition pour ne pas en faire.

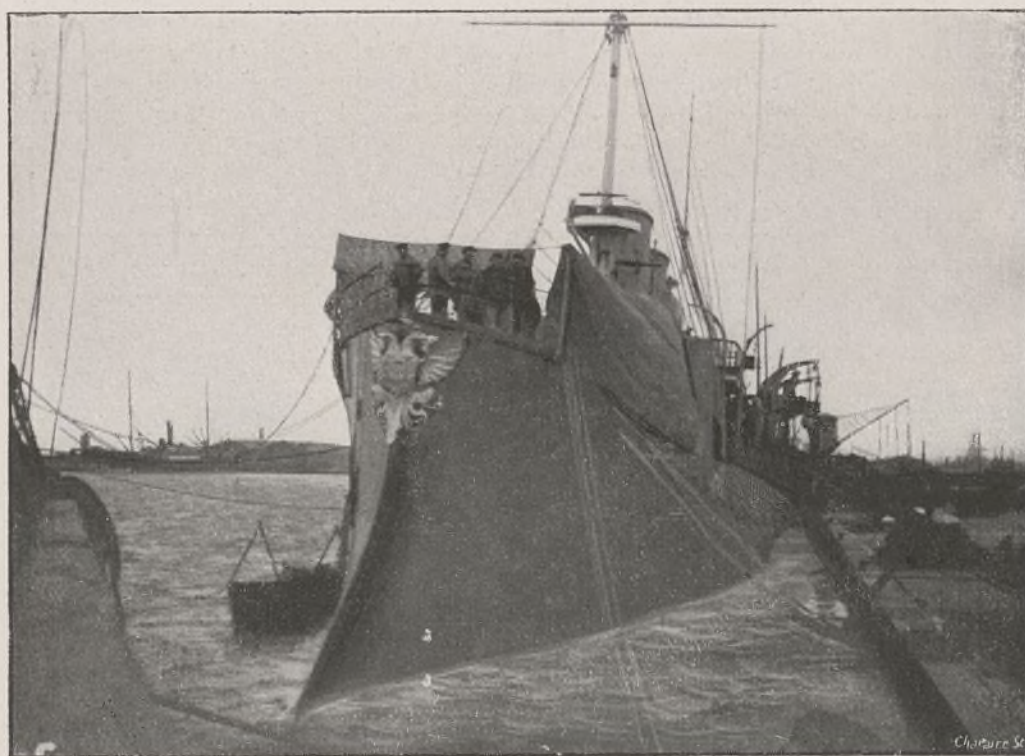
ARSÈNE ALEXANDRE.

LA « SVETLANA »

La *Svetlana* a été commandée par l'Amirauté russe à la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée, qui l'a construite dans ses ateliers du Havre.

Ce bâtiment, véritable merveille d'élégance navale est destiné à être mis à la disposition de S. A. I. le grand duc Alexis, oncle de l'Empereur, grand amiral de la marine russe.

La *Svetlana*, malgré cette destination qui implique l'idée d'un navire de plaisance, a cependant des qualités militaires qui permettent de la classer au rang des croiseurs; ses installations luxueuses, con-



formes aux règles du confortable le plus moderne n'ont pas empêché de munir ce bâtiment d'un armement respectable, composé de 16 canons de 15 centimètres et de 10 canons de 47 millimètres à tir rapide; les organes vitaux, machines, chaudières, appareils à gouverner sont abrités par un pont cuirassé.

La longueur de la *Svetlana* est de 101 mètres, la largeur de 13 mètres. La vitesse prévue était de 20 nœuds à l'heure, vitesse qui a été dépassée aux essais et a atteint 21 nœuds 65 centièmes.

Cette construction fait honneur à l'industrie française.

Ajoutons que ce bâtiment a été construit exactement en un an. — M.

Les Croquis du Mois

28 JANVIER.

Au milieu des brouillards de toutes sortes qui ont assombri le mois de janvier, il y a eu cependant un rayon de soleil. — « Eh, parbleu! s'écrierait le marquis de Mascarille, c'était bien un soleil tout entier », qui est venu illuminer la littérature théâtrale, lorsqu'est apparu, sur la scène de la Porte-Saint-Martin, le *Cyrano de Bergerac* de M. Rostand, qui a été un heureux délassement pour les honnêtes gens.

Depuis quelques années, cette jouissance leur était refusée; l'art théâtral s'assombrissait terriblement: tantôt il fallait assister à l'insipide exposition des misères du peuple; ailleurs, c'étaient les crises farouches des scandinaves hystériques, ou bien les amertumes et les rebellions de femmes à divorce, chercheuses d'amour inassouvis; et pour contrebalancer ces laideurs tristes, on ne rencontrait guère que des gaietés laides: des pitreries, sempiternellement copiées sur les mêmes modèles, ou bien les « rosseries » de la Butte, exploitée par d'habiles entrepreneurs qui ont commercialisé la verve bohème de Rodolphe Salis et de ses apôtres du *Chat Noir*.

C'est pourquoi le succès du *Cyrano* d'Edmond Rostand s'est, dès la première soirée, manifesté avec un éclat incomparable. On y a retrouvé le souffle de *Ray-Blas* et du *Capitaine Fracasse*, on y a senti revivre cette belle langue du dix-septième siècle, si sonore, si hardiment tournée, si riche en images imprévues et en sentiments

chevaleresques, si joyeuse dans ses outrances, cette langue que tuèrent les pédanteries de Boileau et la majesté de Louis XIV, mais que n'ont jamais oublié les vrais lettrés.

M. Rostand a trouvé dans Coquelin un interprète idéal, s'adaptant avec une merveilleuse dextérité aux multiples aspects de l'étrange personnage qu'a dessiné l'auteur.

Très séduisante est aussi la *Catherine* de M. Henri Lavedan, que vient de représenter la Comédie-Française. C'est vraiment « théâtre », et l'oncle Sarcy doit être content. Les raffinés, chercheurs de sensations épicées et perverses reprocheront sans doute à M. H. Lavedan d'avoir abandonné le genre « rosse », où il excellait, pour peindre des sentiments honnêtes dans une langue pure qui rappelle Octave Feuillet, Emile Augier et Alexandre Dumas fils. Mais le public ne partagera certainement pas cette opinion.

Les artistes de la Comédie-Française se sont retrouvés là sur leur terrain naturel: l'interprétation de *Catherine* donne au spectateur l'impression d'un ensemble parfait et d'une harmonie exquise.

C'est encore une haute entreprise littéraire qu'a tentée Gabriel d'Annunzio dans *La Ville morte*, représentée au théâtre de la Renaissance. D'Annunzio est un génie créateur dont l'effort s'applique surtout à rendre sensibles et visibles des objets et des sentiments qui n'ont encore été formulés par personne.

Dans la *Ville Morte*, d'Annunzio a voulu montrer que la fatalité antique, celle des tragédies d'Eschyle et de Sophocle n'avait pas cessé de peser sur l'humanité et il a représenté des personnages contemporains poussés par la passion à des crimes inéluctables; et pour maintenir le public sous cette impression de fatalité, il a choisi pour décor les ruines de Mycènes dont les colonnes, encore debout, furent témoins des crimes des Atrées. Le procédé est nouveau, il semble une sorte de transposition, dans le domaine de la mise en scène, du système wagnérien du leitmotiv, qui revient sans cesse aux oreilles de l'auditeur pour lui rappeler la pensée fondamentale de l'auteur.

Madame Sarah Bernhardt a mis au service de son hôte italien, toute la richesse de sa mise en scène et tous les trésors de son inépuisable talent. A côté d'elle, Mademoiselle Blanche Dufrène s'est révélée comme une touchante tragédienne. C'est l'Antigone et l'Iphigénie de l'avenir.

Les *Transatlantiques*, de M. Abel Hermant ont retrouvé au théâtre du Gymnase le succès qu'ils avaient obtenu en librairie.

J'avoue ne pas me divertir énormément à ces spectacles de la décadence de la société aristocratique. Au risque de passer pour un esprit chagrin, il me semble fort maladroit de fournir aux ennemis de cette société des arguments qu'ils ne manquent d'exploiter. Vous me répondrez sans doute que ce sont ceux-là même dont on peint les vices et les ridicules, qui remplissent les loges et applaudissent le plus gaiement. Il est donc inutile d'essayer de les défendre.

La mort a pris l'excellent homme qu'était Carvalho, et cela quelques mois avant l'époque si ardemment attendue par lui, où il devait inaugurer la salle de l'Opéra-comique reconstruite.

C'était ce modèle accompli des directeurs de théâtre, beau joueur, jamais découragé, ayant vécu soixante ans sur les planches, et dans son cabinet directorial, sans « dételer ».

L'Art lui doit une profonde reconnaissance car, dans son Théâtre-Lyrique sont écloses toutes les gloires de la France musicale d'aujourd'hui. Le public ne doit pas non plus oublier que, dans ce même théâtre, Carvalho l'a familiarisé avec les chefs-d'œuvre classiques, chefs-d'œuvre que les jeunes générations ne peuvent plus entendre.

Son successeur, M. Albert Carré est, lui aussi, un vrai tempérament de directeur; n'étant pas musicien, il s'est entouré de collaborateurs compétents: on peut être certain qu'il continuera la tradition.

Le peintre Chalon, dont les lecteurs du *Figaro Illustré* ont pu admirer le brillant calendrier que ce journal leur a offert dans notre numéro de janvier est aussi un sculpteur plein d'originalité. C'est chez son ciseleur, Louchet, rue Auber, au coin de la rue Scribe, que l'on peut voir ses premières œuvres traduites en métal. Remarque: un cendrier, les *Damnés*, dont la verve caustique et l'âpre modèle forment une saisissante opposition avec le charme pervers et la gracieuse souplesse d'une statuette: l'*Orchidée*.

Le premier bal de l'Opéra donne le signal des joies carnavalesques:

Ohé! Ohé! murmurent d'un ton triste les jeunes noceurs d'aujourd'hui. Ce n'est vraiment qu'à partir de cette nuit-là que l'on est censé s'amuser ferme.

Malgré les splendeurs et les variétés des divertissements imaginés par l'administration des bals de l'Opéra, ces nuits ont perdu leur ca-

ractère de débauche élégante sur laquelle il était convenu que les femmes du monde, même les plus honnêtes, pouvaient venir jeter un regard curieux. C'est aujourd'hui une foire aux plaisirs faciles où l'on assiste à de peu élégants maquignonnages.

LUTÉCIUS.

LES SPORTS DE LA GLACE AUX ÉTATS-UNIS

La douceur de notre hiver a quelque peu attristé les élégants et les élégantes, fervents du patin et du traîneau. Le Cercle des patineurs a entr'ouvert ses portes pendant quelques heures à peine, puis est

venu l'affreux dégel, conclusion rapide et fatale de ces petites fêtes.

Le Palais de Glace et le Pôle Nord offrent, sans doute, aux amateurs les moyens de se faire illusion. Mais qu'est-ce que ce tournoiement en rond ou en long, à côté du glissement indéfini dans l'espace, de l'envolée à travers l'air glacé qui vous fouette le visage, et ravive vos poumons?

Les habitants de New-York, plus heureux que nous, peuvent en ce



JOE DONOGHUE.

AL. WISE.

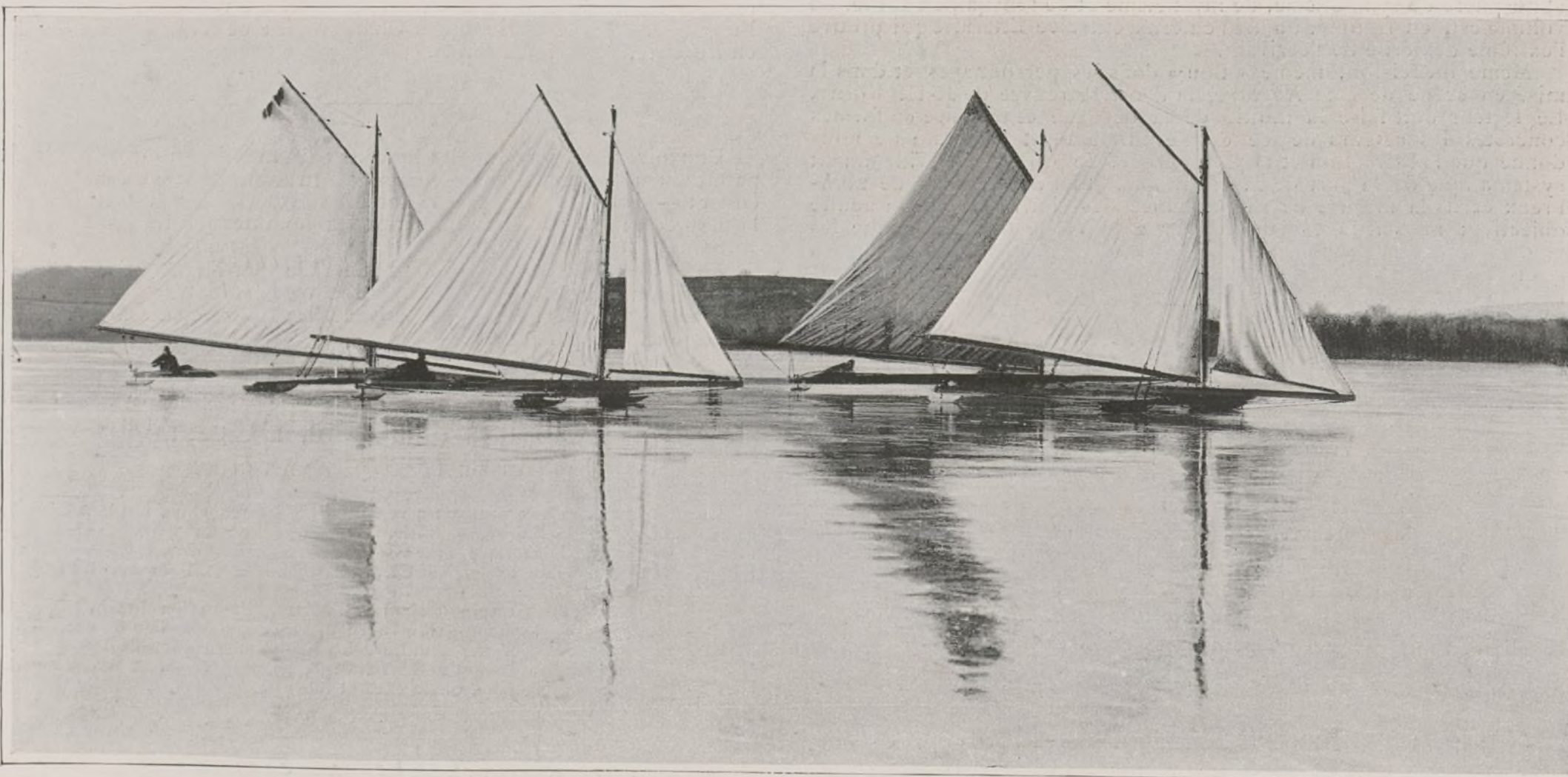
HAWARD MASHER.

CLAIRNES CLARK.

BOB SMITH.

Champions du patinage s'entraînant sur le Lac Orange (État de New-York).

Cliché John C. Hemment, à New-York.



ICE YACHTS (YACHTS A GLACE). — COURSE ET VIRAGE SUR LE LAC ORANGE.

Cliché John C. Hemment, à New-York.

moment se livrer à leur aise à ce sport, très en honneur aux États-Unis et au Canada.

Nous reproduisons ici deux curieuses photographies prises sur le lac Orange, non loin de New-York, et que nous adressées notre cor-

respondant, photographies intéressantes aussi bien au point de vue pittoresque qu'au point de vue de l'instantanéité, car il est facile de comprendre que ni les champions lancés à toute vitesse, ni ces yachts poussés par le vent sur la glace, n'ont posé devant l'objectif. — M.

Les Livres

Dans une œuvre qui semble, au premier aspect, purement documentaire, M. le duc de Conegliano, petit-fils du maréchal Moncey, ancien chambellan de l'Empereur, nous expose, sous une forme dénuée de recherche littéraire, pour ainsi dire, l'organisation de la Cour de Napoléon III, qu'on appelait, en style officiel, « la Maison de l'Empereur ». Sous cette simplicité apparente, on devine aisément les

longues recherches à travers les documents, le rappel des souvenirs personnels, et par-dessus tout le profond dévouement pour la personne du meilleur et du plus méconnu des souverains. Cette Maison de l'Empereur était admirablement administrée, avec une irréprochable régularité. Pour n'en citer qu'un département, chacun sait que le service des Écuries telles que les avait organisées le général Fleury est resté un modèle qu'ont imité les Cours étrangères : je dirai même que si les maisons de nos éphémères Présidents de République ont conservé quelque lustre, c'est à ces traditions qu'elles le doivent ; demandez plutôt à Montjarret ; demandez aussi à M. Crozier s'il n'a pas déjà

« pioché » le livre du duc de Conegliano. Frédéric Masson a écrit, pour ce livre une préface qui dégage pour ainsi dire, la psychologie latente du travail de M. de Conegliano en même temps qu'elle nous fait connaître les hautes qualités morales de l'auteur. *La Maison de l'Empereur*, tel est le titre de cet ouvrage, forme un volume in-8°, publié par Calman-Lévy et imprimé par Chamerot : il est illustré de quatorze reproductions d'après des documents de l'époque qui ajoutent à l'intérêt historique de l'œuvre.

M. Victor Barrucand n'a pas la main heureuse, dans le choix des célébrités républicaines qu'il présente au public, sous une forme documentaire qui souvent constitue leur seule parure. L'an dernier, c'était le général Rossignol, « vainqueur de la Bastille », chef des armées de la République en Vendée, personnage grotesque d'une complète nullité militaire. Aujourd'hui, c'est Choudieu : il faut être très versé dans l'histoire des origines de nos libertés pour savoir que Choudieu en fut l'un des plus vertueux conquérants. Au fond — et à la surface — c'est un de ces nombreux précurseurs de Joseph Prudhomme, mais un Joseph Prudhomme jacobin, c'est-à-dire enivré de formules banales, enivré surtout de son mandat de représentant du peuple ; lui et ses semblables votèrent toutes les mesures les plus sanglantes, virent, sans éprouver le moindre remords, tomber des milliers de têtes en vertu des immortels principes. C'est bien là le portrait du vrai conventionnel : et le portrait n'est pas beau !

L'Ensorceluse, de Jean Rameau, à l'encontre de sa désignation quelque peu diabolique, est bien la plus douce, la plus touchante, la plus aimante et la plus dévouée créature qu'on puisse imaginer. Mariée par amour avec un jeune homme atteint de l'ambition parlementaire, elle pousse le dévouement jusqu'à feindre de l'avoir trompé, afin de lui faciliter le divorce et de lui permettre d'épouser une jeune fille riche : elle va même plus loin, car elle décide de se tuer ; de la sorte, il sera veuf et non divorcé et la demoiselle pourra le prendre, sans scrupule de conscience. Heureusement un bon curé intervient pour arranger tout cela : personne ne meurt et tout le monde s'embrasse. A côté des parties sentimentales, le roman de Jean Rameau contient de très pittoresques tableaux, entre autres celui d'une soirée d'élections législatives dans la ville de Libourne, qui rend admirablement la férocité imbécile des foules s'acharnant contre le candidat vaincu. On retrouve dans cette peinture, le mépris séculaire du poète pour le *vulgum pecus*.

La Fille du Forain, que M. Melchior Bonnefois vient de publier chez Ollendorf, intéressera certainement les lecteurs du « Figaro Illustré » que notre numéro spécial, consacré aux Forains a déjà familiarisés avec ce monde si particulier. C'est un roman qui a le rare mérite d'être à la fois intéressant et honnête, et peut être introduit dans les familles et lu, sans inconvénients par tout le monde.

Les *Lettres d'une Amoureuse*, de Brada sont conçues dans une forme singulière faite pour dérouter nos habitudes littéraires. Ce n'est pas à proprement parler une correspondance, où, plutôt c'est une correspondance unilatérale, car « l'amoureuse » est seule à écrire, non pas des lettres, mais des morceaux juxtaposés dont l'élan passionné ne faiblit pas un seul instant : élan légitime d'ailleurs et même légal, puisque le destinataire n'est autre que son mari. Les personnages divers auxquels elle fait allusion ne sont désignés que par de vagues prénoms ; les lieux où ils se meuvent semblent indéfinis ; une brume claire enveloppe chose et gens qui paraissent et disparaissent sans bruit dans cette atmosphère de symbolisme, de mysticisme et de sensualité subtile. Ce volume est, en résumé, un très curieux exercice littéraire qui prouve l'extrême dextérité de l'écrivain.

Même indécision, même « flou » dans les personnages et dans la mise en scène de *Une Rupture*, la dernière œuvre de J.-H. Rosny. Le lecteur doit faire la moitié de la besogne et traduire en formes concrètes les acteurs de ce drame intime dont l'écrivain ne nous donne que l'abstraction et la psychologie. Ce procédé est évidemment systématique de la part de J.-H. Rosny, qui a donné dans de nombreux écrits la mesure de sa puissance descriptive et de son acuité objective ; mais il faut bien sacrifier à la mode qui condamne les vieilles formules du roman, avec lesquelles on savait tout de suite à quoi s'en tenir : « C'était par une belle matinée de printemps... Magdeleine de*** descendit dans le parc ; ses traits étaient d'une pureté divine, son teint mat s'harmonisait avec sa chevelure d'un noir de jais... etc... Malheureusement c'est là le « vieux jeu », et les raffinés n'en veulent plus.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature *J. Simon*, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS organisées avec le concours de la Société des « Voyages Duchemin »

CARNAVAL DE NICE

Départ de Paris, le 16 février 1898.
Itinéraire : Paris, Marseille, Toulon, Cannes, Nice, Monte-Carlo, Menton, San-Remo, Gênes, Turin, Paris. — Prix : 1^{re} classe, 395 fr. ; 2^e classe, 356 fr.

CARNAVAL DE NICE-ITALIE

Départ de Paris, le 16 février 1898.
Itinéraire : Paris, Marseille, Toulon, Cannes, Nice, Monte-Carlo, San-Remo, Gênes, Pise, Rome, Naples, Capri, Grotte d'Azur, Sorrente, Castellamare, Pompei, le Vésuve, Rome, Florence, Bologne, Venise, Milan, Turin, Paris. — Prix : 1^{re} classe, 995 fr. ; 2^e classe, 910 fr.

Les prix indiqués ci-dessus comprennent les billets de chemins de fer, les transports en bateaux et en voitures, le logement, la nourriture, etc... sous la responsabilité de la Société des « Voyages Duchemin ». Les souscriptions sont reçues au bureau central de la Société des « Voyages Duchemin », 20, rue de Grammont, à Paris.

La même préoccupation sociale, le même dégoût du parlementarisme qui ont dicté à M. Maurice Barrès son beau livre des *Déracinés*, ont inspiré à M. Ernest Charles son très curieux volume : *Théories sociales et politiques*. L'œuvre est assurément moins attachante que celle de Maurice Barrès : nulle trame romanesque n'essaye de masquer l'aridité de cette étude documentaire, et, j'ajouterais, nul souci, de la part de M. Ernest Charles, de séduire son lecteur par le charme du style : la préface semble une traduction de quelque penseur et sociologue allemand, et, dans le cours du volume, à mesure qu'il expose les théories sociales de Gambetta, de Léon Say, du comte de Mun, de Guesde, Jaurès, Bourgeois, l'auteur influence sans doute par la phraseologie des politiques qu'il cite s'imprègne de leur façon de parler. Néanmoins l'œuvre est vraiment méritoire et utile : elle représente une somme considérable de recherches et contribuera à l'effondrement d'un certain nombre d'idées déjà passablement vermoulues.

Si l'on en croyait leurs titres, *Les Détraqués* de M. Maurice Montégut et *Les Morfondus*, de M. Eugène Morel formeraient le complément naturel des *Déracinés*. Il n'en est rien : ces deux volumes sont des recueils de nouvelles, l'un très « rosse » — celui de M. E. Morel — l'autre, passablement macabre, celui de Maurice Montégut : curieux tout deux, d'ailleurs, pour les amateurs de sensations âpres.

M. Georges Meunier, qui ne veut pas être en retard, a dressé *Le Bilan littéraire du XIX^e siècle*. Comme il est peu probable que, pendant les trois années qui nous séparent du XX^e siècle, des génies spontanés et soudains se produisent et s'épanouissent, on peut accepter l'œuvre de M. Meunier en tant que *compendium* très succinct mais très habilement résumé d'un siècle qui commence par Châteaubriant, qui finit par Mallarmé et que domine le grand mouvement romantique, suivi par le naturalisme, auquel a succédé le symbolisme. Dans ce très difficile travail de condensation l'auteur montre de véritables qualités de critique ; il a dû dépenser une somme considérable de documentation et de recherches ; j'ajouterais qu'il a su conserver une impartialité relative et une louable indépendance dans ses jugements.

La librairie se démocratise de jour en jour : trop cher le volume à 3 fr. 50, qui semblait, il y a cinquante ans, lorsque le créa l'éditeur Charpentier, un véritable tour de force de librairie : trop lente la livraison à 10 centimes qui débite un roman en une interminable série de semaines ; voici venir, aujourd'hui les éditeurs Didier et Méricant qui donnent aux lecteurs un roman complet, illustré de deux ou trois gravures, pour la somme invraisemblable de 20 centimes : beau papier, impression soignée : c'est incroyable. Souhaitons le succès à ces éditeurs, mais souhaitons-leur aussi de songer qu'ils ont charge d'âmes et doivent se garder de répandre dans leur clientèle si variée et si neuve des œuvres malsaines ou subversives.

Dans *l'Etoile Rouge*, M. Paul Leclercq évoque, avec ses paysages fleuris, des adolescences frêles et rougeaudes, des oiseaux à plumage d'or et tout un rire de dentelles et de soies. Certains de ces contes sont d'un rare paysagiste et d'un psychologue très raffiné. *L'Etoile Rouge* forme une coquette et mignonne plaquette éditée par le MERCYRE DE FRANCE.

« Il y a encore des gens qui traduisent Dante, me direz-vous. Et je répondrai : « Il y a encore des œuvres de Dante qui ne sont pas traduites en français ! » M. Max Durand-Fardel est, paraît-il le premier traducteur de la *Vita Nuova*, où le grand poète raconte lui-même son amour pour Béatrice, sous une forme romanesque et ingénue qu'a su rendre très exactement M. Durand-Fardel. Ce volume est édité par Fasquelle, dans la bibliothèque Charpentier : ce sera, comme on dit en librairie, un livre de fonds.

T. G.

Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ; — surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1880, par M. Gallois, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude. Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON-BRIGHTON

Afin de permettre aux voyageurs venant d'Angleterre et se rendant dans le sud de la France, en Suisse, en Italie, etc., de profiter des trains express partant de Paris dans la matinée pour ces destinations, les heures de départ des trains quittant Londres le soir sont avancées comme suit depuis le 1^{er} janvier 1898 :

Départ de Londres (Victoria-Station) 8 h. 50' du soir au lieu de 9 h. 45'.
— (London-Bridge-Station) 9 h. du soir au lieu de 9 h. 55'.
Dans le sens de Paris sur Londres, les heures de départ de Paris-Saint-Lazare ne sont pas changées et restent fixées à 10 h. du matin et 9 h. du soir, tous les jours et toute l'année, dimanches et fêtes compris.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 1^{er} et le 5 de chaque mois.

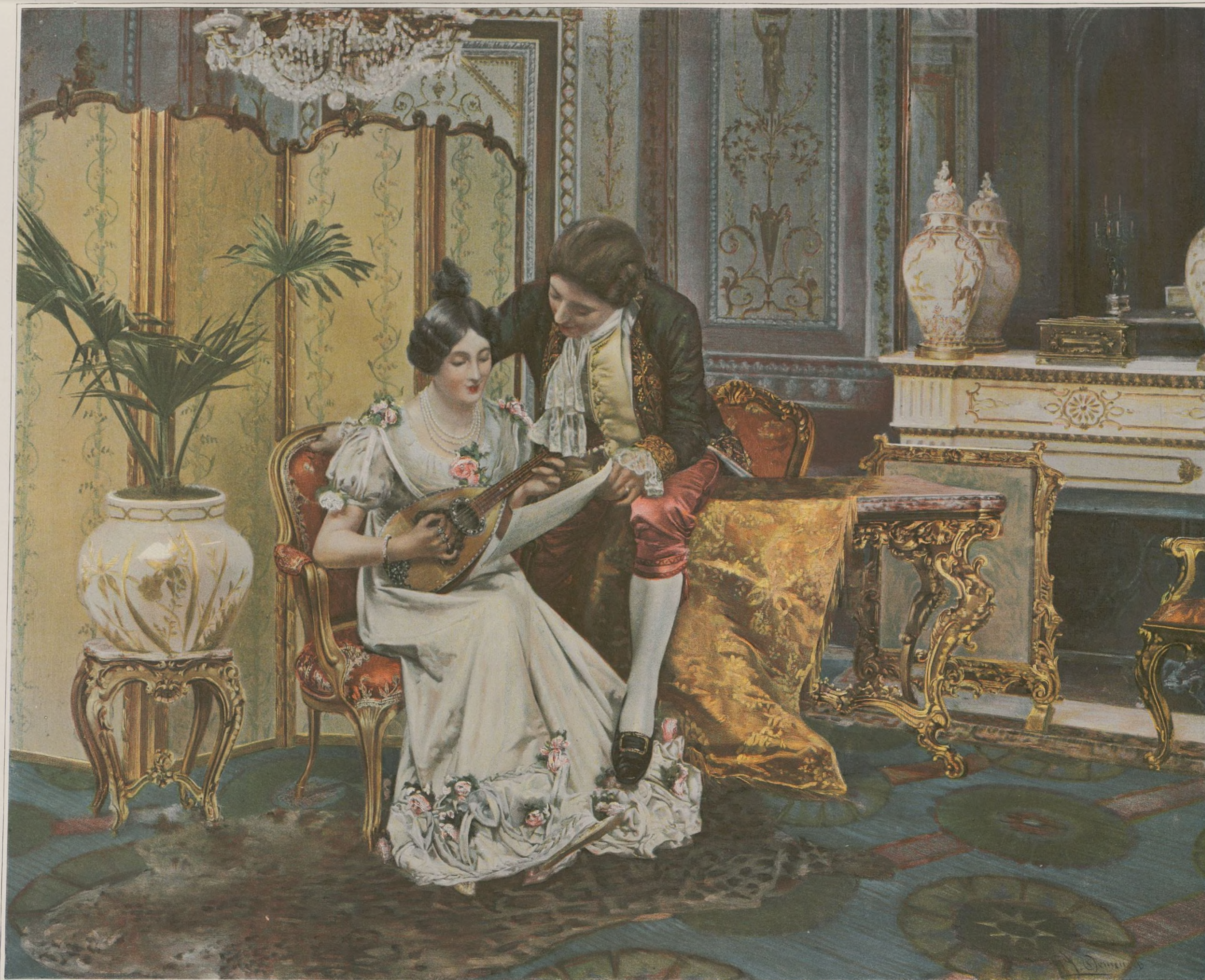
ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ETRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.
(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et C^{ie}, Asnières.



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1898 by Jean Bousod, Manzi, Joyant & Co.

LEÇON DE MANDOLINE
Ayuntamiento de Madrid

La Dompteuse de Bois-Colombes

QUAND vient la fête à Bois-Colombes, on ne s'ennuie pas dans le pays.
C'est qu'après sa tournée hivernale, dans les localités du Midi, le *Cirque Trimbaldi* rentre au bercail, afin de laisser passer le carême — la morte-saison des forains — et

de repartir vers le Nord, après avoir inauguré la fête communale, qui s'épanouit après Pâques.

Ah ! mais ce n'est pas peu de chose que le *Cirque Trimbaldi* ! Le spectacle ne se borne pas, comme ailleurs, à montrer des chevaux galopant en rond, sur le dos desquels, debout, des



TOUT A COUP, ELLE APPARUT TOUT DEBOUT, SUR UN CHAR (page 23).

écuyers et écuyères font des grâces et crèvent des lunes de papier, tenues en l'air par des clowns, qui tout à l'heure, feront des

tours de force, et par « Monsieur Auguste » qui se démènera comme un démon, pour ne rien faire du tout.



A certaines heures, il se transforme ce cirque. Il devient un véritable théâtre, où, en vingt minutes, les artistes parfaitement costumés, vous abattent un drame en cinq actes et des tableaux, sans se fouler la rate; tels : *Gaspardo le pêcheur*, *la Grâce de Dieu*, et autres chefs-d'œuvre habilement résumés.

Est-ce tout? Que non pas! Le grand jeu, *great attraction*, c'est l'exhibition des fauves; les terribles fauves de l'Atlas, de Java, des Cordillères, etc., que l'intrépide dompteuse « Miss Lydie » fait travailler, comme en se jouant, sous les yeux écarquillés d'un public impressionné.

Il a de la chance Bois-Colombes! Cela tient, voyez-vous, à ce que Trimbaldi est enfant du pays, et qu'il y possède un vaste terrain, payé jadis, quinze centimes le mètre, où il fera bâtir une villa magnifique, quand il se retirera des affaires, et sur lequel, en attendant, il peut remiser son matériel, au lieu de camper au bord des routes.

Remiser le matériel, le réparer aussi; ce qui entraîne de grosses dépenses, dont les concitoyens du patron profitent bien sûr! Aussi est-il fort estimé d'eux, et des autorités municipales. Nulle part, un Bois-Colombain qui ne se fasse honneur de « prendre un verre » avec lui.

Je sais bien, qu'en trois représentations, il ratisse, ensuite, tout l'argent distribué aux entrepreneurs, qui ont travaillé pour lui. Mais il donne une représentation de *gala*, au profit du Bureau de bienfaisance; par fournées successives, il admet gratis, les enfants des écoles communales, et à tous ses spectacles, le maire, les adjoints, les conseillers et « leurs dames » disposent d'une espèce de loge, pavoisée de drapeaux français.

Aussi, est-ce, avec une satisfaction renaissante, qu'aux approches du mardi gras, tout Bois-Colombes pense :

« Nous allons revoir les Trimbaldi! »

Ils ne s'appelaient Trimbaldi, les uns ni les autres.

Ce patron, lui, se nommait Cruchard. Onzième enfant d'une famille d'artisans très pauvres, il s'était engagé tout jeune, dans un régiment, avec le seul objectif de manger à sa faim. Après des années passées dans les garnisons, et devenu sergent-fourrier, il rencontra, dans Maubeuge, la veuve d'un Trimbaldi, propriétaire de ce cirque, qu'un coup de pied de cheval avait envoyé *ad patres*. Restée avec un gros poupard qu'elle allaitait, la brave veuve s'extremait à conduire, à peu près, cet établissement, qui périclitait. Toute nourrice qu'elle fût, elle donnait de sa personne.

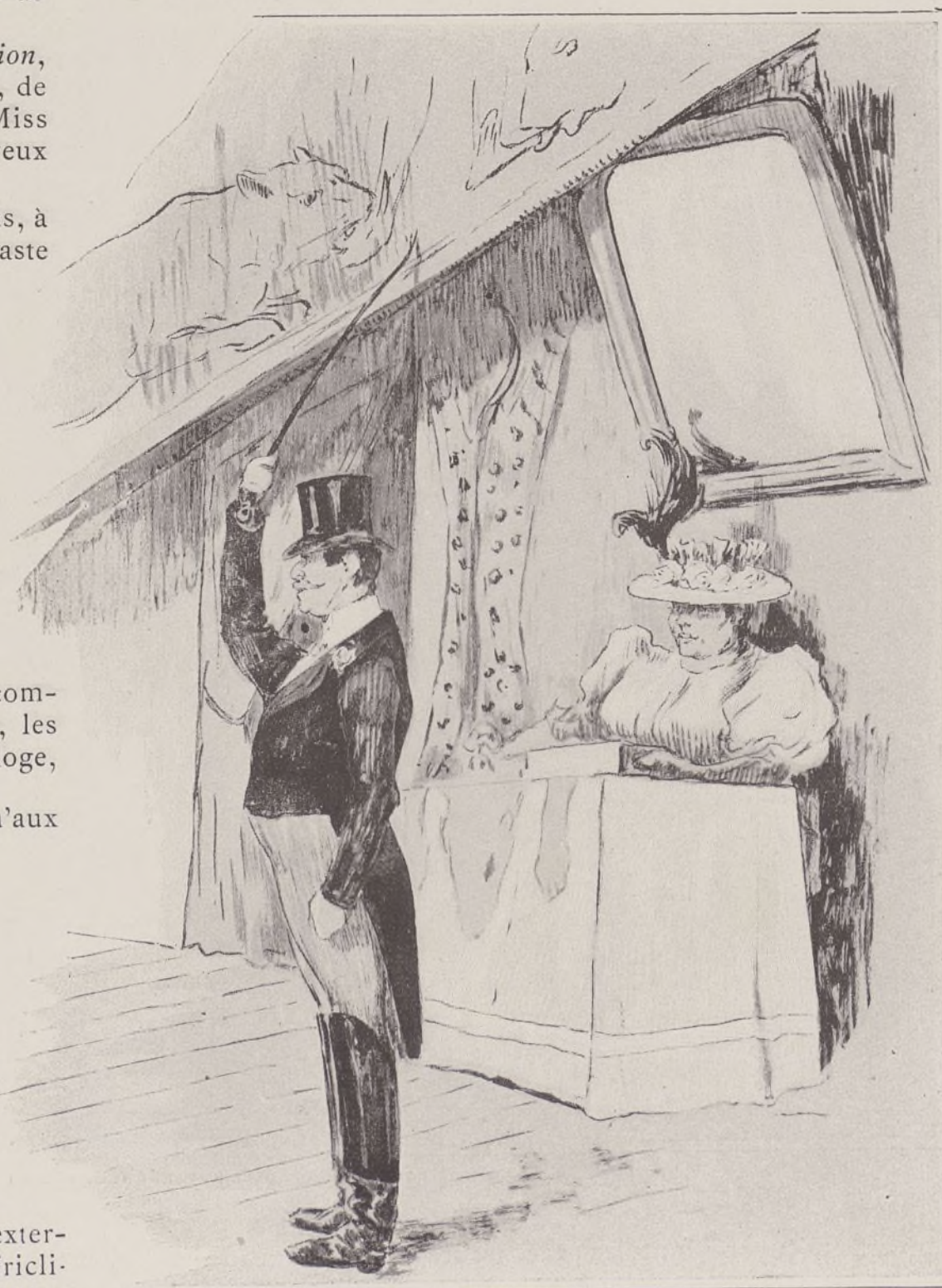
Au cours de la représentation, après avoir jonglé avec des poids énormes, elle se plaçait au milieu de l'arène, la nuque appuyée sur un tabouret, les talons posés sur un autre, et invitait un militaire de bonne volonté à s'asseoir sur son ventre. C'est ainsi qu'elle et le sergent firent connaissance.

A quelques mois de là, Cruchard libéré du service, ils s'épousaient, avec une certaine pompe. Tous les sous-officiers étaient de la fête, à laquelle le colonel avait permis que la musique du régiment prêtât son gracieux concours. Lui-même daigna assister à la messe, et, à la sacristie, il embrassa la mariée.

Dès ce moment, l'entreprise prit une autre tournure. L'ancien sergent, brave garçon, bon comptable, intelligent et jovial, mit de l'ordre dans tout, sut se faire obéir, donna l'exemple de l'activité, et tint la main à ce que le personnel en fit autant. On se bornait, jusque-là, aux exercices de manège. Il y ajouta bientôt « l'Art théâtral ». Puis, rencontrant un pauvre diable de belluaire qui menaçait de faire faillite, il lui acheta son affaire, et s'exerçant au « boniment » sensationnel, il commença de se faire remarquer partout où passait sa troupe.

Fin de s'asseoir sur le ventre de la patronne; fini, pour elle, l'usage du maillot pailleté. Tout le temps, en « dame du monde » à présent; trônant au contrôle, en chapeau à plumes, des bouchons de carafe, en boucles d'oreilles, riche robe de soie, et des gants, s'il vous plaît! avec nombre de gros bracelets par-dessus! Lui, habit noir et cravate blanche, dès le matin; culotte grise plongeant dans des bottes à l'écuyère de cent-cinquante francs la paire. Le reste à l'avenant. De là, prospérité à mesure grossissante.

Un jour qu'on arrivait à Amiens, prêts à débiter le lendemain, comme l'ancien sous-officier se disposait à rentrer dans la voiture, qui composait le logement du ménage, une vieille femme demanda à lui parler.



« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en approchant.
— Excusez, répondit-elle. Mais, c'est-il que vous vous appelez Joseph Cruchard, sans vous commander ?
— Tout de même, ma brave dame.
— Pour lors, vous rappelez-vous avoir eu une sœur du nom de Zoé ?

— Il y a bien longtemps que je l'ai quittée, bien sûr, elle n'était pas plus haute que ma botte; mais je me la rappelle à peu près avec son nez en trompette.

— Si le cœur vous dit de la revoir une dernière fois, faut venir avec moi et vous dépêcher; ça sera une bonne action. » Elle était à la mort, la sœur Zoé.

« Allons » fit-il.

De ses père, mère, frères et sœurs, il n'avait jamais su grand'chose, depuis que, quittant Bois-Colombes, chassé par les privations, il s'était enrôlé. La misère les avait dispersés, décimés. Ceux qui restaient, s'ignoraient pour la plupart. Retrouver l'une d'elles dans une telle situation, lui faisait quelque chose à ce brave garçon.

Chemin faisant, dans les bas quartiers du vieil Amiens, que Louis XI appelait sa « Petite Venise » à cause des bras de la Somme, qui, en canal, occupent la moitié des rues, il questionnait la vieille femme.

Histoire lamentable, et si banale ! que celle de Zoé ! A quatorze ans, elle était entrée dans une filature, placée là, par quelque œuvre charitable. Plus tard, un contremaître avait proposé de se marier tous les deux. Une fillette était venue au monde. Le contremaître s'était marié ailleurs. L'abandon, le travail excessif, le mauvais air de la filature, les miasmes que dégage le fleuve de ce côté, plein de tourbières, avaient terrassé l'ouvrière. Elle allait mourir. Passe ! Il en meurt tant d'autres par les mêmes causes ! Mais l'enfant ? Le patron du cirque Trimbaldi ne pourrait-il pas la placer dans quelque orphelinat ? Voilà pourquoi Zoé avait fait demander ce frère qu'elle ne connaissait pas du tout.

Mis au courant, il pressait le pas, lui, crainte d'arriver trop tard.

Oh ! la pauvre Zoé ! En quel taudis, sur quel grabat il retrouvait cette enfant de ses père et mère ! Une espèce de cave pour logis; quatre planches clouées, contenant de la paille, sur le sol battu; de vieux chiffons en guise de couvertures. Des sordidités humides et glacées, éclairées d'un bout de chandelle fichée dans le goulot d'une bouteille.

Cruchard en eut le cœur démolé. Mais se raidissant :

« As pas peur ! fit Joseph, on s'en charge de ta fille. On se charge aussi de toi. Le médecin va venir, on fera ce qu'il commandera cet homme, et l'on te transportera où il faudra; as pas peur ! »

Elle n'avait pas peur Zoé, d'autant moins que l'ancien sergent avait les yeux brouillés de larmes en lui parlant.

Sans songer à les essuyer, il renvoya la vieille à l'établissement, avec un mot à sa femme, qui arriva, suivie d'un palefrenier, avec du linge, du lait, du sucre; toutes sortes de choses utiles aux malades. Et, à son tour, elle dit :

« Ayez pas peur, ma « pauvre belle-sœur » tout ça va s'arranger ! »

Du premier coup, elle avait pris la petite sur ses genoux, et elle lui pleurait sur la figure, en manière d'adoption.

Et ça c'était arrangé, en effet : Zoé était morte tout de même quelques jours après; mais, dans une chambrette propre, claire, bien soignée et le cœur tranquille sur le sort de sa fille. Et après l'enterrement, Cruchard était allé trouver le contremaître. Celui-ci, refusant de s'aligner sur le pré, un fleuret de combat à la main, il lui dit son fait d'un mot et lui cassa un peu les reins. C'est comme ça que « ça s'était arrangé ».

La fille de Zoé grandissait. C'est elle qui maintenant figurait sur l'affiche, sous le nom de « Miss Lydie », parce que « Adèle Cruchard » n'eût pas été assez américain.

Cette année-ci, le cirque Trimbaldi rentra à Bois-Colombes

cinq jours plus tôt que de coutume. En raison de difficultés éprouvées à Tarascon, on avait brûlé deux foires.

« Puisque c'est ça, lui dit le maire, vous nous donnerez bien une représentation avant de remiser, hein ? »

Cruchard se fit un peu tirer l'oreille. Dans les jours gras, on n'aurait personne. Toute la banlieue est à Paris. Et puis ses comptes étaient arrêtés. Possible ! mais la commune est de récente création, et il lui fallait construire de nouvelles écoles.

Le patron se rendit à l'argument, et, au risque d'y mettre de sa poche, il se fendit d'affiches double-grand-colombier, dont il inonda les communes circonvoisines : Asnières, Courbevoie, Nanterre, Puteaux, Argenteuil, Gennevilliers, etc.

Mais dame ! ça valait la peine. D'accord avec la municipalité, au spectacle ordinaire, s'ajoutaient des concours étrangers : une pièce montée par la société *La Joyeuse*, une symphonie, exécutée par les fanfares réunies de Colombes, Puteaux et Asnières. Une tombola comportant un lot offert par le Président de la République : le sempiternel vase de Sèvres, qui sert à toutes sauces. Enfin, pour terminer, un bal costumé, qui serait solennellement ouvert par Miss Lydie, ayant pour cavalier M. Lucien Typhègne, jeune peintre médaillé à la dernière Exposition des Champs-Élysées, fils de l'honorable premier adjoint.

Oh ! cette soirée mémorable, cette nuit de Mardi gras ! On en citera toujours les détails, en ce qu'ils ont eu véritablement de féerique !

Le cirque était bondé, regorgeait à toutes les places, de gens qui s'étaient éreintés à suivre le Bœuf-gras à Paris. Pourtant ils en rapportaient un entrain endiablé. Avant le premier numéro du programme, la piste disparaissait sous une pluie de confettis lancés d'un rang à l'autre, avec des rires qui couvraient les notes de l'orchestre, et les serpentins s'accrochant n'importe où, dans la hauteur, semblaient les fils d'une gigantesque toile d'araignée multicolore, à travers lesquels passaient les écuyers et les clowns, qui en tiraient des effets burlesques. La joie suprême était de

voir « Monsieur Auguste » faire semblant de s'y empêtrer.

Par bonheur la provision s'épuisa finalement, sans quoi certains exercices d'équilibre fussent devenus dangereux, et l'on n'aurait rien entendu de la pièce jouée par *La Joyeuse*. Cependant, à l'entrée de la cage des fauves, il se retrouva quelques poignées de confetti à leur lancer. Mais le public mit le holà de lui-même. Allait-on exciter ces bêtes au moment où la nièce du « père Cruchard » allait y entrer ?

« Assez, assez ! » cria-t-on de toutes parts.

La cage, traînée par six forts chevaux, contenait sept sujets, divisés en trois compartiments. Trois lions d'une part, comprenant le farouche Lucifer, roi de la bande. Bête superbe, au port majestueux, grandiose d'attitudes. Tête énorme, avec des yeux de feu. Il donnait le frisson rien qu'à le voir paraître. D'autre part un tigre royal, une panthère noire, un ours blanc des mers polaires et un chacal; le comique de la ménagerie, celui-ci, qui « écopait » des coups de griffe de ses compagnons de captivité.

Un silence grave s'était fait subitement, comme pour mieux dévisager ces bêtes exotiques, qui restaient immobiles dans leur coin.

Tout à coup, sur l'attaque de l'orchestre, apparut, debout sur un char antique, une mignonne fillette, toute blonde et rose, jolie à en rêver, dans un costume de jeune fille nubienne.

A sa vue les fauves se levèrent d'un seul mouvement, et, appuyés aux barreaux de la cage, la suivirent de leurs grands yeux clairs, pendant que le char tournait par deux fois, autour d'eux. Et un rugissement sourd, gronda de toutes ces poitrines profondes, couvert d'une salve d'applaudissements nourris.

La fille de Zoé salua légèrement, sauta du char, et, gravissant un escalier mobile, elle entra vivement dans le compartiment des lions.

Sans ombre d'exagération, la salle était sous le coup d'une oppression qui serrait le cœur et rendait la respiration haletante.

Pour elle, elle souriait de son joli visage d'adolescente, et



... LA JEUNE FILLE, A DEMI-COUCHÉE (page 24)



lions, qui, au contraire, cherchaient visiblement son regard.

Les exercices qu'accomplissent ces animaux sont restreints, très connus; les mêmes pour tous, à fort peu de chose près : se dresser, se coucher au commandement, sauter par bonds prodigieux ; c'est tout. La nièce des Cruchard n'avait pas à leur demander autre chose; mais le contraste de sa beauté frêle, avec la rude beauté de ces animaux, qui, du moindre geste hostile, l'eussent brisée, donnait un intérêt particulier à ce spectacle. Les dompteurs, en général, ont coutume de s'affubler de quelque uniforme à lointaine prétention militaire. Ils portent de longues moustaches, affectent des façons autoritaires, une fois dans la cage. Rien de pareil de la part de Lydie. C'était du bout de son petit doigt ganté de blanc, qu'elle désignait l'animal, dont venait le tour de montrer ses talents.

Elle avait commencé par Lucifer. Lui, docile — j'allais dire empressé — avait donné le bon exemple. Puis, flatté par la petite main de la dompteuse, comme elle eût fait à un caniche intelligent, il s'était rangé près d'elle, qui du coude, s'appuya à sa luxuriante crinière.

Sur un signe, la porte des autres compartiments s'était ouverte, et, à son appel, très doux, le tigre et la panthère avaient franchi l'espace d'un seul saut, tandis que l'ours debout, venait lourdement après eux, et que le chacal se glissait le long des barreaux, avec des allures de traître craintif. Très craintif même, non de Lydie, qui n'y prenait pas garde, mais de Lucifer qui, d'un coup de patte, l'envoyait rouler à distance, s'il approchait trop. Et de rire !...

« Attrape, Monsieur Auguste ! » criaient les petites places.

adressait un salut général à l'assistance, comme pour dire : « Je commence » sans même regarder ses

A chaque exercice, l'orchestre jouait un air spécial, qu'accompagnaient des rugissements, qu'on eût dit réglés avec la musique; rugissements terrifiants pour le spectateur.

Le tout se terminait par une sorte d'apothéose, où la dompteuse, à demi couchée, entre les pattes de Lucifer, le bras nu appuyé sur sa large tête, contemplait d'une physionomie sereine, le groupement harmonieux de ces carnassiers, étendus pêle-mêle à ses pieds.

C'était la première fois que les Bois-Colombains voyaient la jeune fille sous cet aspect. Jusque-là, elle s'en était tenue aux exercices équestres, et à la danse de corde, où sa grâce seule l'avait fait remarquer. Aussi, en l'aper-

cevant pénétrer dans la cage, s'était-on senti pris de peur.

Le plus émotionné fut assurément le fils de l'adjoint : Lucien Typhègne, ce jeune peintre déjà médaillé, qui devait, tout à l'heure, ouvrir le bal avec elle.

Il ne la connaissait point, ne l'avait jamais vue, et il lui sembla que ce fût par dérision qu'on lui demandât d'ouvrir le bal ensemble. Lucifer ne ferait qu'une bouchée de cette enfant.

Aussi fut-il saisi de voir ce qui se passa sous ses yeux, amené à prêter à la nièce des Cruchard, une puissance de fascination quasi-cabalistique, et le sens artistique, qui dominait en lui, l'influençant en surplus, le transporta d'une admiration intime.

Elle n'était plus pour lui une enfant de la balle, la nièce de saltimbanques. C'était un être en dehors, une créature de choix, une sorte d'idéalité, vers qui il se sentait aller, par un entraînement d'attrait irrésistible.

Sur une page de son carnet, tiré en hâte de sa poche, il chercha à fixer la vision idéale, qui hantait son cerveau, en éblouissant ses yeux.

Il n'en eut pas le temps. Les robustes chevaux, raccrochés à la cage, rentraient le tout dans les écuries, tandis que la salle croulait sous le fracas de bravos frénétiques.

On dansait déjà depuis une heure, dans la rotonde du cirque, rendue immense par l'enlèvement des gradins, et dame ! on s'amusait terriblement ! Ça se sentait ! L'orchestre faisait rage, et les danseurs dégrisés, n'avaient plus figure humaine.

Réfugiés dans un angle formé par deux voitures, dont l'une constituait « l'Administration » du cirque, l'autre la cave de la buvette improvisée, la dompteuse et l'artiste se reposaient, causaient paisiblement, comme étrangers au vacarme enragé qui se faisait autour d'eux. Et la jeune fille se délectait ingénument d'un charme inconnu qui s'imposait à elle. Ce peintre, ce fils de



S'APPUYANT DE SA POITRINE A LA SIENNE (page 25).

bourgeois qui la traitait en « demoiselle », lui faisait l'effet d'appartenir aux hautes classes d'une société inimaginée. Que sa parole était douce, harmonieuse, ses mots choisis et ses phrases élégamment tournées ! Personne ne lui avait parlé comme ça, n'avait usé envers elle, de façons si distinguées, mesurées. Elle l'écoutait avidement, comme on écoute une musique.

Selon le programme, ils avaient ouvert le bal tous deux. Adèle, restée en costume de Nubienne, s'était intimidée, à ce moment.

« C'est que je ne sais pas valser, avait-elle confessé à son cavalier.

— Ne vous en inquiétez pas, répondit le jeune homme. Accrochez-vous ferme à mon épaule, et laissez-vous aller. »

Et, la portant à demi, il s'était élancé, aux applaudissements de l'assistance, qui avait suivi l'exemple. C'avait très bien marché. Confiante et un peu grisée par le mouvement, la fille de Zoé s'était comme identifiée à son danseur, s'appuyant de sa poitrine à la sienne, se bornant à laisser retomber le bout de ses pieds en mesure, sur le parquet, établi en un tour de main. On eût dit qu'ils ne fissent qu'un, qu'ils respirassent d'une même aspiration, et qu'une seule volonté présidât à leurs évolutions. Et ils étaient charmants.

Adèle ne se rendait plus compte de rien ; ne savait plus bien où elle était, ce qui se passait, s'abandonnant à une sorte d'ivresse délicate, que jamais elle n'avait ressentie. Dans l'étourdissement physique, que provoquait en elle le tournoiement des lumières criardes, elle con-

cevait le sentiment de la distinction du plaisir que lui faisait goûter ce jeune homme. Il lui semblait qu'il la fit évader de son milieu, et l'élevât à des délicatesses supérieures. Et puis, ç'avait fini, recommencé ; encore, tous deux, toujours ! Maintenant, ils n'en pouvaient plus ; ils s'étaient assis, elle, sur une marche de la roulotte ; lui, plus bas, sur le coin d'une table, d'où il la contemplait, en artiste, les yeux, le teint animés ; étrangement belle, avec ses cheveux échappés, en vapeur, autour de son doux visage d'enfant souriante.

Comment osait-elle affronter les fauves, les toucher, les caresser, presque se rouler dessus ?...

« Oh ! dit-elle simplement, il n'y a pas de danger. Quand ils n'ont pas faim, ils ne sont pas méchants. Ils me connaissent bien, du reste. Ils m'ont vue toute petite. Je n'en ai jamais eu peur.

— Mais ces rugissements effroyables... »

La jeune fille sourit, avec une pointe de candide malice.

« Ça, c'est « le travail » dit-elle. Dès que l'orchestre attaque tel ou tel air, ils savent ce que ça veut dire. Il n'y a pas besoin d'être avec eux. Ils feraient tout cela d'eux-mêmes, au besoin. Seul, le chacal est un peu sournois ; mais Lucifer le surveille ; je suis bien tranquille. »

Le bal ne prit fin qu'au grand jour. Et quand Adèle se retrouva dans la roulotte, qu'elle occupait seule, elle s'étonna de se sentir sans sommeil. Assise sur un tout petit fauteuil, le cerveau vide, elle repassait d'un regard indifférent, les objets de cette chambrette ambulante, aux proportions exigües, au plafond si bas, qu'elle devait à peu près ramper pour se glisser dans son petit lit.

Un nid, plutôt qu'une chambre. Mais si propre, si soignée en tous ses arrangements ! Un bout de tapis par terre. Une étoffe légère, jaune, à fleurs, drapée sur la paroi, et formant minuscule alcôve, autour du lit de fer, pourvu d'un couvre-pied, au crochet, d'une éclatante blancheur. Une commode-toilette, sans profondeur, mais large, fabriquée en bois blanc, par le menuisier de Bois-Colombes, et peinte en imitation de laque japonaise. Puis tout un panneau, masqué par une vieille tapisserie, sous laquelle, se dissimulait un porte-manteau, où les costumes d'Adèle étaient soigneusement accrochés. Une toute petite table sous une des deux fenêtres carrées, qui se faisaient face, une toute petite chaise ; tout le mobilier, frais, joli.

Adèle ne voyait plus cela du même regard ; elle s'en détachait au profit de choses confuses, qui surexcitaient d'indéfinies convoitises. Et, tout ce qui s'était dit, entre elle et Lucien, lui revenait en mémoire. Elle retrouvait les impressions ressenties dans ses bras, durant les différentes danses où il l'avait entraînée. Toute une vie nouvelle commençait pour elle dès cet instant.



ELLE ÉTAIT ÉTENDUE (page 26).

Son court, son innocent passé s'effaçait dans un lointain grisâtre, où elle ne distinguait rien à retenir, qu'elle semblait répudier, dont elle avait honte.

Elle divaguait, à froid, sous le trouble d'une éclosion incon-

sciente, où elle s'absorbait dans une sorte d'angoisse fascinante.

Puis, tout à coup, une douleur profonde dissipa l'hallucination qui l'avait saisie. La réalité réapparut, comme par un coup de réaction fatale, impérieuse et pressante.

Au fait, qu'était-il survenu dans sa vie? Que s'était-il dit, produit, durant le bal, entre elle et le fils de l'adjoint?

Rien!...

Elle eut l'impression d'un grand malheur et, accablée, écrasée, elle l'envisagea malgré elle, cette réalité; l'avenir qui lui était réservé. Quel? Des jours pareils les uns aux autres, passés ici, là; partout sans se fixer nulle part. Vers sa vingtième année, elle épouserait, ainsi que cela avait toujours été convenu, le fils du premier lit de la veuve Trimbaldi: Thomas, un gros garçon, taillé en Hercule, d'humeur en dedans, taciturne, qui l'aimait à la façon des fauves qu'elle tournait à sa guise. Et puis le temps passerait, on vieillirait, et puis... ce serait tout, tout!...

Cette perspective qui, hier encore, lui semblait normale, légitime, satisfaisante, lui valait maintenant un dégoût cruel, un abandon de soi, une désespérance générale de la vie, dont son entendement se troublait. Si peu qu'elle sût de l'histoire de sa mère, la pauvre Zoé, morte si jeune! Adèle en retenait cela: « Morte toute jeune!... »

« Qui sait! pensait-elle; une chance peut-être!... »

* * *

Cruchard avait dit:

« Elle doit être épuisée, laissez-là dormir, cette mioche. »

Cependant, à midi passé, il alla y voir. Il la trouva étendue sur son lit, toute habillée. Elle n'avait pas eu la force de se dévêtir.

« C'tte mioche! » répéta-t-il. Et il allait se retirer, quand elle l'appela: « Mon oncle, quelle heure est-il donc? »

Elle s'excusa d'avoir tant tardé, et glissa sur le tapis. Elle avait le sourire aux lèvres, ne se souvenant plus de rien. C'était la petite, la bonne Adèle de tous les jours. Elle s'empressa de rejoindre la famille au déjeuner. Là, sa tante lui dit:

« A propos, le fils de l'adjoint demande à faire ton portrait, dans ton costume de dompteuse. »

Adèle en éprouva une vive contrariété. Mais, pensant qu'au contraire, elle en serait contente, on avait accepté. Songez-donc! le portrait figurerait au Salon de l'année prochaine. Ce serait mieux qu'un portrait: un tableau, où elle serait représentée, avec Lucifer couché sous ses pieds. C'est flatteur, hein!

Non! Sans y rien démêler, la jeune fille était frappée d'une terreur instinctive, croyant pressentir que Lucien avait pris sur elle, et qu'il lui serait funeste. Elle eût voulu ne pas le connaître, n'avoir pas été tenue dans son bras, appuyée sur sa poitrine; ne l'avoir jamais entendu surtout!

Le souvenir de l'espèce de divagation qu'elle avait subie après le bal, lui faisait l'effet d'une trahison, envers les braves gens de sa famille, de sa caste. Elle les avait méprisés, à cet instant, tenus pour grossiers, inférieurs, humiliants, et un remords la poursuivait.

Pourtant, comment éluder l'obligation de revoir Lucien, de causer seule avec lui? Pas moyen! Du moins, elle fit un effort puissant de volonté. Elle mettrait, entre elle et lui, une insensibilité absolue. Elle ne voulait pas être une ingrate, elle ne voulait pas renier ses bienfaiteurs, ne fut-ce qu'en pensée.

« Qu'il vint donc! »

* * *

C'est le lendemain qu'il se présenta.

« Mam'zelle, héla un palefrenier, v'la Monsieur Lucien. »

— C'est plus tôt qu'on n'avait dit, répondit Adèle de l'intérieur de sa chambrette mobile. Je ne suis pas encore habillée. »

Ce disant, elle avait ouvert la petite fenêtre. D'en bas, le jeune homme ne vit que sa tête dans l'encadrement. Pourtant, le bras qui tenait le battant, s'apercevait, tout blanc, emmanché à un bout d'épaule nue. Il la devina, en corset, achevant de passer son costume de Nubienne.

« Ne vous dérangez pas, dit-il. Je suis venu d'avance, avec mes outils, afin de choisir une place en bon jour. »

Il s'éloigna, gagnant un hangar où était remise la cage des fauves. Les garçons d'écurie en faisaient la toilette. Ils étaient deux, là-dedans, armés de balais et de seaux d'eau, faisant leur office sans s'inquiéter des animaux. Ils les dérangeaient pour balayer sous eux, leur parlaient.

« Tire-toi donc de-d'là, disait l'un d'eux au tigre où à l'ours, tu vas te faire mouiller les pattes. »

Et l'ours où le tigre se tirait de-d'là, avec une complaisance royale méprisante. On se connaissait; on était « de la même société »; sinon des amis, du moins des camarades à l'apparence. Fait de l'habitude. Seul, Lucifer faisait parfois des façons pour se mettre sur ses pattes, quand il était étendu tout de son long, sa grosse tête appuyée sur celles de devant. Il semblait exiger des formes. Qu'à cela ne tienne! Un petit mot amical, et il se prêtait à l'opération.

« Prenez garde, s'écria vivement Lucien, la porte est restée ouverte! »

— Ah! répondirent les hommes, c'est pas conséquent!

— N'importe! appuya la jeune dompteuse en survenant, fermez. »

La place choisie pour les séances de pose fut précisément celle où elle rejoignait le peintre. De là, il verrait constamment Lucifer, l'étudierait à loisir, surprendrait ses attitudes favorables. Il n'en fut point ainsi. Le lion, plutôt nonchalant, à l'habitude, presque engourdi, somnolent, se prenait à marcher sans cesse, frôlant les barreaux de la cage; comme s'il s'y gratifiait, et ses yeux ne quittaient pas les deux jeunes gens.

A la fin, on n'y prit pas garde. Quelque caprice, sans doute; ça finirait de soi. En effet, après un certain nombre de séances, il ne bougea plus. Mais il ne s'assoupit pas non plus. Ses grands yeux restaient fixés sur l'artiste, et parfois, il s'en dégageait une lueur étrange, qui durait le temps d'un éclair.

« On dirait que je ne lui reviens pas, dit un jour Lucien. »

— Vous vous le figurez, répondit Adèle. »

Elle répondait machinalement, absorbée d'idées autres. C'est qu'en dépit de ses résolutions, ce qu'elle redoutait se produisait, quelque résistance qu'elle opposât. Cette longue mise en présence opérait sur elle un envahissement magnétique. Le regard incessant du peintre, équivalait à une suggestion, qui lui faisait pénétrer sa pensée, lui dévoilait ses sentiments, les lui imposait. Ils avaient beau se parler à peine, ils se sentaient attirés l'un vers l'autre, par une attraction irrésistible. Force était d'en convenir, envers soi: ils s'aimaient! Mais aucun des deux n'en tirait de conclusion. C'était ainsi, voilà tout. Adèle surtout n'en voulait rien déduire. On l'eût tuée, qu'elle n'eût point avoué son état d'âme. Le bon sens eût suffi à la retenir.

Quelle issue à un pareil amour, entre une fille de saltimbanques et un garçon « comme tout le monde » un artiste médaillé, qui devait briller dans les aristocraties de la classe « bourgeoise »? Aucune. Sa fierté aussi la préservait. Elle ne le craignait pas; se craignait encore moins.

Mais peut-être nos sentiments dégagent-ils des émanations fluidiques innommées, que perçoivent d'instinct ceux qui nous approchent. Peu à peu, le fiancé d'Adèle, Thomas Trimbaldi, se faisait plus taciturne, et, en apercevant Lucien, son regard ressemblait à celui de Lucifer. La jeune fille le remarqua. Il souffrait à cause d'elle. Elle voulut le rassurer.

« Embrasse-moi, lui dit-elle, un soir. Tu l'oublies, depuis quelque temps. Je suis pourtant bien toujours « ta promise ». »

Elle se sentait très forte!



IL LA CONTEMPLAIT (page 26).

Une fois, après la séance, Lucien se plaignait de mal voir le lion, de sa place en contre-bas, puisqu'il fallait au contraire, le dominer pour saisir le « mouvement ».

« Venez avec moi, dans la cage », dit Adèle, en parfaite quiétude d'esprit.

Elle le prit par la main, et il se laissa faire, entraîné, sans savoir pourquoi.

Elle ouvrit la porte et passa avec lui. Mais aussitôt, elle poussa un cri en le repoussant.

« Non, non : ah ! non ! » s'écria-t-elle, livide, folle de frayeur.

Pourtant le carnassier n'avait fait que de se lever de sa place, les oreilles baissées, prêt à avancer. Mais dans l'œil du fauve, elle avait vu clairement que ç'en était fait du jeune homme, s'il avançait d'un pas. Comme Thomas, Lucifer était jaloux !

Si jaloux, que d'un bond terrible il s'était lancé sur la porte refermée, rugissant, cherchant à arracher les barreaux des crocs formidables.

Adèle s'était évanouie dans les bras de Lucien, qui appelait à l'aide, la serrant sur lui, l'embrassant en pleurant.

Le tableau ne fut pas terminé. La jeune fille estimait s'être trahie, par son épouvante. Et, fidèle à sa décision, elle ne voulut pas revoir Lucien.

Elle se dit malade, et quelques jours après, le cirque reprenait ses pérégrinations.

* * *

A deux mois de là, on était à Boulogne-sur-mer, au fort de la saison. La veille de la représentation, Cruchard mena le soir sa femme et Adèle au Casino. Il y avait sauterie. Parmi les valseurs, la jeune fille reconnut Lucien. Il dansait avec une belle personne, qui y prenait plaisir, et ils riaient de ce qu'ils se disaient, tendrement enlacés.

« Je rentre, fit Adèle ; je me sens lasse. Ne vous inquiétez pas de moi. Le tramway me met chez nous. »

A la descente du tramway, elle marcha à l'aventure, traversa le port et s'engagea sur la jetée de l'ouest. Personne, jusqu'au

bout. Elle s'assit.

Le ciel était d'un

gris clair. La ma-

rée achevait de

monter, de lon-

gues vagues glis-

saient sans bruit.

Elle songeait, se

demandait à quoi

servait sa vie. Elle

n'y voyait ni but

ni utilité, et un

écœurement gé-

néral l'envahissait

de nouveau. De

nouveau elle pen-

sa à sa mère, morte

si jeune ! Elle re-

vit Lucien valsant

au Casino, se sou-

vint d'avoir été,

comme la danseu-

se de ce soir,

étroitement pres-

sée sur sa poitrine.

Le son de la voix

du peintre lui re-

vint en mémoire,

ses paroles aussi,

ses façons ; des

choses indéfinies ;

sa terreur à elle,

quand Lucien s'é-

tait rué contre la

porte de la cage.

Et il lui sembla

ressentir l'impres-

sion des baisers

qu'il lui avait prodigués, quand il la soutenait à demi évanouie...

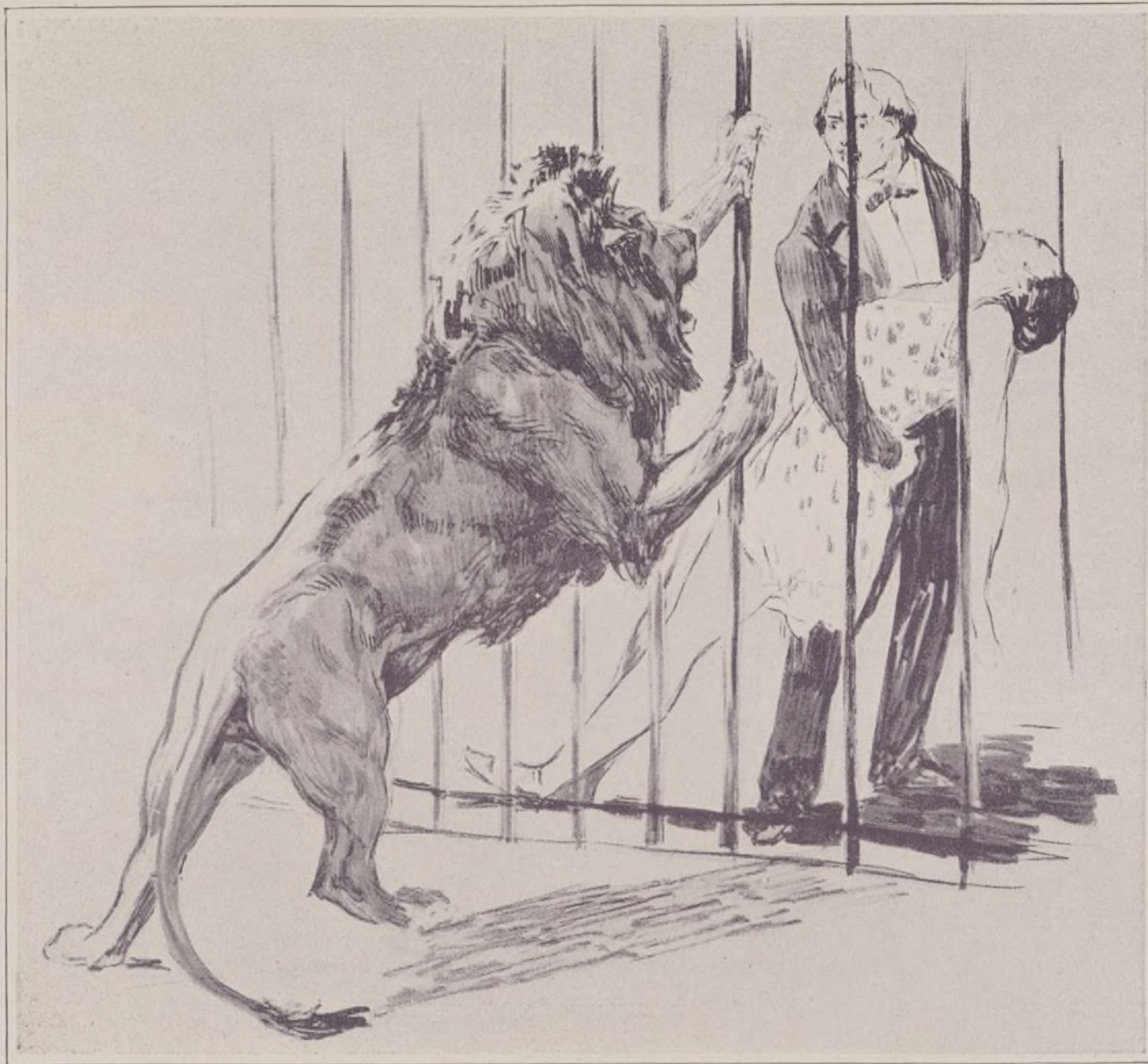
Brusquement la vision se transforma. Elle s'aperçut en « dame du monde » trônant au contrôle du Cirque, en chapeau à plumes, des bouchons de carafe en boucles d'oreilles, riche robe de soie, et des gants, avec gros bracelets par-dessus, des ors ; tout plein des ors !... Elle se fit pitié !...

De temps en temps, la voile d'une barque surgissait dans la pénombre grise, et, silencieuse, disparaissait bientôt dans l'inconnu. Elle avait envie de sauter dans la barque ; de s'en aller ainsi.

A un moment, elle se pencha sur l'eau, puis un peu plus ; puis on entendit le faible bruit d'un plongeon, qu'un soupir d'enfant avait précédé... Puis, rien.

ÉDOUARD CADOL

(Illustrations de Lunois.)



ADÈLE S'ÉTAIT ÉVANOUIE (page 27).





DANS LE DÉSERT, AU DELÀ DE HARRAR

Chez Ménélik

LE PROGRAMME D'UN LIVRE



TAÏTOU, FEMME DU NÉGUS

ON est venu me demander de raconter une excursion en Abyssinie et une visite au négus Ménélik, le roi des rois.

« Ecrivez-nous un volume », m'a-t-on dit. Tout d'abord j'ai refusé en faisant les objections suivantes : « A quoi bon un livre de plus ? — Il y en a trop déjà. Qui lira le mien ? A quoi servira-t-il ? — A rien. Il ne produira aucun fait utile à notre pays. Et puis, où trouver la matière d'un volume entier ? »

Ensuite j'ai réfléchi dans le calme des champs, et je pense qu'il est peut-être de mon devoir de montrer à mes compatriotes certaines choses telles qu'elles sont et certains hommes tels que j'ai pu les juger, d'après leurs gestes, leurs attitudes et surtout leurs actes.

Quant à la matière d'un volume, on la trouverait facilement

dans les problèmes de vie que chacun de mes pas soulevait, en quelque sorte, le long du chemin de Paris à Addis-Ababa. Sans aucun effort, on pourrait garnir trois cents pages avec les réflexions suggérées par les préparatifs et les incidents de mon voyage.

Et d'abord, quel chapitre intéressant, dans la note parfois comique, on pourrait composer sous ce titre solennel : *La Genèse d'une Mission* !

Quelles amusantes scènes à faire revivre sous les yeux du lecteur ! Quels plaisants croquis de personnages politiques à vous esquisser !

Et combien de cocasseries dans les « bureaux », les fameux et immuables bureaux ; mais dans notre France, ce sont là distractions que tout oisif ou curieux se peut procurer sans difficulté. Il suffit de regarder à travers les vitres de sa fenêtre.

Puis un autre chapitre pourrait être consacré à ceux qui ont voulu nous accompagner. Ils furent très nombreux ; ils appartenaient à toutes les classes de la société. Leurs lettres prouvent que nous ne manquons pas d'esprit d'aventure. Les réflexions



MÉNÉLIK, LE NÉGUS D'ABYSSINIE



GUERRIERS DANS L'INTÉRIEUR DU GUÉBI (PALAIS) D'ADDIS-ABBABA — VUE DE LA VILLE

qui les accompagnent témoignent de plus d'ardeur que d'esprit pratique. Mais nous avons là des forces qu'on pourrait diriger utilement.

Puis c'est l'embarquement, le bateau qui vous emporte. On fait peu à peu connaissance avec les passagers, composés en majeure partie de militaires. Les uns ont déjà plus ou moins l'expérience de la vie coloniale; les autres se préparent à l'acquiescer et ils questionnent leurs anciens avec avidité, et aussi avec cette légère inquiétude que ressentent toujours les nerveux au moment de s'enfoncer dans l'obscur inconnu.

Je constate l'entrain, le jugement, l'abnégation, la solidité de ces braves officiers. Vous autres, Français, vous devez, avant qu'ils s'éloignent, les saluer d'un salut fraternel et sérieux, car ils iront s'user ou mourir dans nos colonies, sans presque d'autre utilité qu'un bel exemple donné.

Quel profit tirons-nous de ces sacrifices? Pas même l'expé-

rience qui nous permette d'éviter à l'avenir des fautes criminelles.

Pourquoi cela?

Serions-nous atteints d'un impitoyable égoïsme et le cœur léger de notre peuple guérit-il ses blessures en les saupoudrant de paroles vides? Qui songe aux inutiles morts du Tonkin et du Dahomey? Qui songe à la lugubre fournaise de Madagascar?

Donc ce serait le moment, pendant les loisirs de la traversée, d'étudier le problème de l'armée coloniale. Il paraît insoluble. Serait-ce parce qu'il n'intéresse que l'ensemble de la nation et pas une circonscription électorale ou même un ministre en particulier? Si cela était vrai, faudrait-il conclure que nous ne sommes plus un peuple? Est-ce que le paroxysme des intérêts



A ENTOTO, CÉRÉMONIE EN PRÉSENCE DE LA MISSION ANGLAISE

d'arrondissement et des avarices locales aurait fait de notre France un hachis sans consistance? N'avons-nous plus d'unité nationale, et le patriotisme qui la cimentait s'est-il donc effrité? Espérons que cette indifférence n'est que la torpeur qui précède les transformations bienfaisantes.

Je pourrais également vous crayonner la silhouette de certains Argonautes partant à la conquête de cette Toison d'or que les hommes s'imaginent volontiers trouver dans les vagues Eldorados qu'ils n'ont pas encore prospectés.

Enfin, à bord, car nous naviguons toujours dans la fournaise de la mer Rouge, on voit nos éléments civils de colonisation et aussi nos courageux missionnaires qui vont en modeste équipage faire leur œuvre de chrétiens et de Français. A côté d'eux, en meilleure situation matérielle, voici les missionnaires anglais: ils sont partout l'avant-garde de l'Angleterre, qui les suit et les soutient. Mais ces volontaires sont des éclaireurs confortables, car ce peuple pratique réalise confortablement même son idéal.

Avant d'avoir débarqué, j'ai la confirmation, par de vieux Africains, de ce que l'on m'avait souvent avancé touchant le continent noir. Les atrocités que les Européens ont commises et commettent encore ne seraient pas exagérées. Le blanc se croirait tout permis et se le permettrait.

Rançonner, voler, piller, tuer les noirs, saccager leurs villages, sont, paraît-il, des actes tout naturels. Quelques rares personnes s'indignent de ces procédés extraordinaires de civilisation, mais nul ne cherche à réfréner cette férocité.

C'est à croire que chez nous autres, civilisés « de race supérieure », la cruauté serait comprimée par la crainte des représailles ou par le respect du gendarme, et éteinte seulement par le manque d'occasion de l'exercer.

Alors nous éprouverions le besoin d'exporter cette barbarie sporadique en quelque sorte, dans les milieux où la force prime tout, et, à l'aise, elle éclaterait dans toute sa violence, elle se manifesterait sous toutes ses formes. Quels faits l'on m'a cités qui donneraient le frisson même aux plus énergiques actionnaires de l'Etat indépendant du Congo!

Comment les Européens osent-ils nommer civilisation les diverses manières de leur expansion coloniale dans certaines parties de l'Afrique? L'hypocrisie de l'homme est-elle infinie? Ou bien faut-il accepter cette explication qu'en Afrique la cervelle du blanc ne résiste pas au climat, et que furieux de soleil et de fièvre, il s'y livre parfois aux excès des fous furieux?

Mais je m'aperçois que je suis le chemin des écoliers en écrivant « ce programme d'un livre ». Il ne faut pas tant de longueurs. Avec cette lenteur, je n'arriverais pas à Addis-Ababa en quelques centaines de lignes.

Nous sommes en vue de Djibouti, nous entrons dans la rade. Le regard s'arrête d'abord sur une canonnière à l'ancre, désarmée, *Le Pingouin*. Des malicieux disent qu'elle fut envoyée pour reconnaître des rivières imaginaires qu'on avait signalées dans le pays des Somalis. Un fait certain, c'est que la majeure partie de son équipage fut massacrée par les indigènes,

un jour que les marins étaient descendus à terre pour faire de l'eau, sans armes et par ordre. Pourquoi sans armes, par ordre? Les malveillants content que c'était pour éviter d'indisposer les fiers habitants de ce protectorat.

Nous débarquons à Djibouti. Djibouti, Djibouti! Qu'est-ce que Djibouti? Questionnez un sujet de cette perle de notre couronne coloniale, et vous entendrez de curieuses réponses. Vous demandez si vous êtes dans une colonie française, on vous dit que ce n'est pas une colonie. Alors vous ne comprenez plus. Et vous demandez qu'est ce village: un point stratégique, un dépôt de charbon, une escale, une halte? Mais pourquoi ces fonctionnaires nombreux, ce gouverneur, ce ministre? C'est pour le Protectorat.

Protectorat de qui? Des Somalis? De ceux qui ont assassiné les marins du *Pingouin*? Combien sont-ils, ces Somalis? Nous ne le savons pas; ce sont des pasteurs qui errent avec

leurs troupeaux dans les plaines assoiffées. Vous connaissez les points d'eau de leur désert, les chemins que suivent ces nomades; ils vous craignent, ils savent que vous êtes justes, fermes, car vous avez réglé cette affaire du *Pingouin*.

Oh! non, nous ne sortons pas de Djibouti. Nous avons l'ordre d'être aimables avec ces Somalis, nous autres fonctionnaires, nous sommes pour la plupart survivants du *Pingouin* ou bien parents des morts. Tout est donc pour le mieux sur la côte des Somalis, puisque nous serrons de temps en temps la main de ceux qui ont massacré nos camarades et nos parents. Il suffit que nous ne nous fassions pas assassiner, tout est bien. On nous a recommandé d'éviter les affaires, car nous sommes « Protectorat ».

Ceci explique pourquoi vous n'avez pas de cadastre, pas d'eau dans la ville malgré la proximité des sources, pas d'arbres, pas de transports organisés, etc; et que vous ne faites



CHEF DES FUSILIERS DU NÉGUS

rien, pas même un signe, pour le développement commercial de la colonie. — Mais bien entendu, puisque nous ne sommes pas colonie, à quoi bon le commerce? Les Français nous gênent. Ne s'avisent-ils pas de vouloir venir en Abyssinie? Dès lors, nous ne pouvons plus suivre notre politique. Car Djibouti n'a pour raison d'être que de permettre à M. le Gouverneur de suivre sa politique. — Mais quelle politique? — Quel est le but? — Nous ne savons pas. On ne nous le dit pas. M. le Ministre ne nous souffle mot de tout cela. Mais je vous assure que nous n'avons pas d'autre raison d'être et qu'en vérité nous ne comprenons pas pourquoi les marchands viennent chez nous. Que viennent-ils faire? Ici on ne s'occupe que de diplomatie.

Et je n'y comprends rien. Djibouti serait donc une sorte de point dans l'espace de notre politique descriptive.

Mais en parcourant la ville, je m'aperçois que c'est mieux que cela, que c'est une sorte de fief, possession, propriété particulière du seigneur qui habite cette rotonde grillagée qu'on appelle le palais. On l'a placé près de la jetée pour que nul ne passe sans être vu par qui de droit.

Il y a sur ce sujet deux chapitres complets à écrire pour l'édification de ceux qui se préoccupent de notre expansion coloniale.

Un autre chapitre traiterait de l'organisation de Zeïla, posté dans le voisinage et administré par un seul fonctionnaire anglais, un jeune officier vigoureux et énergique. Il a son but bien net, sa besogne est bien déterminée, son bon sens guide son initiative, et Zeïla prospère, sans que pour cela la politique britan-

nique en souffre le moins du monde. Naturellement ces résultats s'obtiennent à peu de frais.

Voilà bien des chapitres déjà et nous ne sommes pas encore en Abyssinie. C'est que le moindre fait tient à une masse d'autres faits, l'observateur les relie, et le petit ruisseau vous mène à la rivière, celle-ci au fleuve, et en voyant cet enchaînement, cette conséquence, on se livre à mille réflexions.

Si j'avais quelque autorité, j'oserais affirmer qu'en politique il ne faut pas se borner à des satisfactions morales et à provoquer les compliments de l'opinion du public ignorant. Il importe d'aboutir à des réalités tangibles. Cela doit payer, comme dit l'Américain.

Comment arrive-t-il qu'à Djibouti on se désintéresse en quelque sorte des choses de ce monde et qu'on ait fait de ce port une espèce de station pour des stylites du fonctionnarisme, et une véritable impasse pour ceux qui atterrissent avec l'intention d'aller porter plus loin leurs marchandises? On n'a rien fait pour organiser le service des transports. Les marchandises attendent plusieurs mois, parfois pendant une année avant que le commerçant ait trouvé les chameaux qui les emporteront. Le voyageur risque d'y être confiné ainsi que dans une île.

A vos plaintes, on objecte qu'on ne peut rien. Ce qui est voies et communications n'étant pas de la politique. Un homme au sens pratique perdrait la tête dans ce pays extraordinaire, où l'on a pour règle inflexible de ne rien faire.

C'est à tel point que les caravaniers dits « du gouvernement » ne tiennent pas leurs engagements, ne partent pas à la date fixée par eux, réclament le paiement d'avance, allongent à leur gré la durée du délai convenu pour le parcours et qu'ils répondent à vos justes réclamations par des ricanements et des insolences. On est livré à leur merci, car ils ne sont pas punissables. La politique exige qu'on ne punisse pas les voleurs ni les malhonnêtes gens de race somalie. Les Somalis jouissent de cette faveur sans doute parce qu'ils ont assassiné les marins du *Pingouin*.

Cette conduite, que les commerçants de Djibouti ne qualifient pas de longanimité est réellement impardonnable.

Je vous citerai le fait suivant à titre d'exemple : en l'absence du gouverneur, un fonctionnaire trop zélé avait osé punir un chef caravanier qui le méritait et l'avait mis en prison. A l'arrivée du courrier de France, on dut le mettre en liberté et, sur

l'heure, le gouverneur lui envoyait du Pavillon de Flore devinez quoi?... la croix du Mérite agricole. Riez, si vous en avez le courage.

Faites observer que les Somalis possèdent de nombreux chameaux, on vous répond qu'ils n'aiment pas à venir à Djibouti et que, du reste, ils ne savent pas charger les chameaux. Mais à Zeila ce sont des indigènes de cette race qui fournissent les chameaux des nombreuses caravanes. — Oui, mais ces Somalis-là savent les charger, tandis que ceux de chez nous en sont incapables (!) Croire pareille chose équivaldrait à croire que nos paysans ayant des vaches laitières et l'occasion de vendre leur lait à un bon prix, se refuseraient à ce commerce parce qu'ils ne sauraient pas les traire.

La vérité est que la politique veut que l'on néglige ce qui peut développer notre commerce et faciliter l'accès de l'intérieur aux Français. Qu'ils se tirent d'affaire eux-mêmes. Qu'iraient-ils



A ADDIS-ABABA : DANSE SACRÉE PENDANT LES FÊTES DE PÂQUES

tenter en Abyssinie ? Leur place est ailleurs, dans la mère patrie, qui se dépeuple ; en Algérie, où les colons manquent...

Aussi, qu'on autorise le passage des armes à Zeila ou qu'on supprime à Djibouti cette autorisation, notre colonie se videra de marchands et d'habitants en un instant. Car on ne fait guère à Djibouti que le commerce qui n'est pas permis à Zeila.

Cependant, à Zeila, par les bons soins d'un unique fonctionnaire anglais, on trouve facilement les chameaux nécessaires, le commerce se chiffre par millions, sans que, je le répète, les intérêts de la politique britannique en Abyssinie soient négligés.

On pourrait poursuivre cette comparaison entre la possession française et la possession anglaise, et cela nous entraînerait à opposer l'une à l'autre les méthodes administratives des deux peuples. Si nous ne changeons rien à notre système, je crains bien que l'Angleterre qui, voulant la fin, veut naïvement les moyens, ne poursuive tranquillement sa marche conquérante et qu'elle n'établisse sa domination sur tous les points du globe où elle jugera que « cela paiera ». Pendant ce temps, nous faisons de la politique.

L'Abyssinie, qu'on négligeait presque complètement en Europe, a attiré l'attention de tous les peuples à la suite de l'échec des Italiens à Adoua. De loin on a conclu rapidement en exagérant la faiblesse des vaincus et la force des vainqueurs. Le négus Ménélik et son lieutenant Makonnen, gouverneur du Harrar, ont reçu les représentants des principales nations de l'Europe,

qui venaient se faire une idée du pays, de ses ressources, de son avenir possible, de sa puissance réelle. En même temps qu'ils prenaient contact avec le chef heureux de l'Éthiopie, les Européens s'efforçaient, chacun séparément, de lui apporter le témoignage d'une inaltérable amitié.

Le Négus a dû s'apercevoir une fois de plus que le succès attire immédiatement la sympathie des plus indifférents.

Il se rend compte sans doute, que l'isolement de l'Éthiopie a pris fin, qu'elle ne peut plus développer tranquillement les périodes de son histoire africaine, au milieu des montagnes, à l'écart des Européens. Les déserts ne suffisent plus maintenant à la séparer du monde.

Au reste le Négus a déjà pensé peut-être que ce n'était pas aux difficultés de la route qu'il devait sa solitude, mais à ce que ses intérêts étaient isolés. Or, aujourd'hui ils ne le sont plus. Et je m'étonnerais qu'il ne présente pas pour lui une ère de difficultés d'un nouveau genre. Bien qu'il n'ait pas visité l'Europe, il en sait assez sur le compte de ses habitants pour admettre qu'ils ne lui laisseront ni trêve, ni repos. Il aurait tort de se flatter de l'espoir que son succès sur les Italiens lui assure un avenir de tranquillité, et qu'il va pouvoir donner tous ses soins à la consolidation de l'empire dont il vient de réunir les éléments. Après avoir taillé, il lui faut coudre.

Mais l'Europe envahissante est entrée définitivement en rapport avec lui, et l'Histoire nous apprend qu'elle assujettit ou transforme presque tous les peuples de la terre.

Que va-t-il se passer ?

L'Abyssinie entrera-t-elle dans la ronde de prime abord ?

Le négus Ménélik paraît avoir le goût des choses d'Europe. Il se plaît à examiner les machines qu'on lui apporte, il cherche à en comprendre le mécanisme, il met une certaine coquetterie à se tenir au courant des inventions les plus récentes, et comme autrefois Charlemagne à ses fidèles, moins ouverts que lui aux choses nouvelles, il démontre à son entourage les vérités de l'astronomie, et leur prône les mécanismes ingénieux.

Ce chef intelligent entraînera-t-il ses sujets dans le courant de la civilisation ? Telles sont les questions que se pose tout homme qui réfléchit.

Et le Roi des Rois d'Éthiopie se demande peut-être lui-même quelle voie il lui est préférable de suivre pour conserver son indépendance et achever le cours de sa destinée.

Cette préoccupation de l'avenir n'est certainement pas étrangère à la décision qu'il a prise de bien traiter les prisonniers

italiens. Il aura compris que les nations d'Europe jouissent de ressources telles qu'elles peuvent toujours réparer un échec, qu'il est préférable de ne pas exaspérer leur rancune et qu'il vaut mieux ne pas s'exposer à des représailles.

Car de ce qu'il a remporté une victoire sur les blancs, il ne s'ensuit pas qu'il ait augmenté ses revenus, et cependant il a augmenté ses charges.

En somme, il serait très intéressant d'examiner, en se servant des faits autant que de l'imagination, si les Ethiopiens retireront de grands avantages en se pliant dans une certaine mesure à notre civilisation.

La même question se pose pour l'Afrique entière et pour les barbares de l'univers entier. Voici donc encore un chapitre à écrire.

Ensuite on pourrait aborder un autre problème, celui de la suppression de l'esclavage, que nous ne paraissions pas avoir



LES CHAMEAUX S'ABREUVANT À LA SOURCE, DANS LE DÉSERT DES ADDALS

encore bien étudié, car il ne me semble pas que nous apportions à cette « plaie de l'Afrique », un remède efficace.

Et enfin à quelles considérations prête cette étrange maladie du civilisé qui le fait se hâter dans tous les actes de sa vie, et agir non plus seulement à la vapeur, mais à l'électricité. C'est au point que d'aller lentement lui est une véritable souffrance. Le nécessaire pour lui n'offre plus d'intérêt, mais le superflu, mais l'inutile. Le civilisé paraît avoir perdu la notion la plus indispensable qui est l'instinct de conservation, le culte de la santé d'un corps en équilibre avec son cerveau. Il attaque son corps au moyen de tous les corrosifs que la chimie peut inventer, il détruit sa tête au moyen des plus inimaginables excès intellectuels et physiques. Il court, il vole, pour en finir avec le fuyard inattrapable, avec le Temps. Et dans les grandes villes, la vie devient un *delirium tremens*. Ce n'est plus la lutte pour la vie, c'est la lutte contre la vie, contre le temps. Il serait peut-être bon d'enseigner que le *xx*^e siècle ne sera pas le dernier. Vouloir user le temps, c'est vouloir fondre en eau liquide la mer de glaces du Mont Blanc au moyen d'un calorifère à gaz.

C'est cela que nous voulons offrir aux civilisations primitives nous voulons leur inoculer la dévorante inquiétude qui est en nous ? ce tourbillonnement, cet affollement pour réaliser l'inutile est-il un progrès autant que nous nous l'imaginons ? Voilà la question.

L'Abyssinie entrera-t-elle dans la ronde ?

Question, je le répète, à examiner. C'est que ce pays a une longue histoire.

Du Ménélik, fils de la reine de Saba au Ménélik actuel, on suit une trace qui s'enfonce bien plus loin dans le passé que celle de notre propre histoire. Du temps de la reine de Saba, nos ancêtres étaient là, que faisaient-ils ? Nous ne pouvons que le supposer. Ils avaient leurs grands chefs, nous n'en savons pas les noms ni les gestes, parce que l'écriture n'a rien transmis, parce nul de nos dialectes n'était encore bien fixé. Les peuples qui ont le plus parlé et fait parler d'eux-mêmes ont eu les premiers une langue écrite, et ils ont perpétué les souvenirs de leurs débuts, les racontant à leur manière, souvent au désavantage de leurs voisins.

Selon les Chroniques abyssines, la reine de Saba se serait rendue à Jérusalem à dos de chameau ; quant aux Juifs ils la font s'embarquer sur la flotte d'un roi de Tyr. Cette ville était alors ce qu'est Londres aujourd'hui, la métropole du commerce du monde.

On dit que le fils de cette reine fut élevé à Jérusalem par les soins de Salomon qui le fit oindre dans son Temple, et les Abyssins se convertirent au Judaïsme à l'exemple de leur roi.

Au *iv*^e siècle, un nommé Métrodoric, parti de Constantinople, avait visité la Perse et l'Inde par curiosité. On le désigne sous le nom de Philosophe, c'était le qualificatif des explorateurs en ces temps reculés. Le fait est que les voyages donnent une certaine dose de philosophie nécessaire à supporter les inepties. Donc, Métrodore à son retour fit une conférence à Constantin le

Grand et lui remit des pierres précieuses et des objets de curiosité qu'il avait rapportés. Les musées de l'Etat n'existaient pas que je sache où l'on pouvait déposer ses collections.

Là-dessus, un autre explorateur, un autre philosophe, un homme de Tyr, décida de l'imiter. Il alla sans doute s'embarquer au port voisin d'Atraba, sur le boutre frété par un marchand, et vogua sur la mer Rouge. Mais dans un port où il aborda, il fut pris par les naturels, ainsi que ses deux neveux Frumence et Edèse, qu'il emmenait avec lui parce que les voyages forment la jeunesse. Tous les passagers furent massacrés sauf les deux éphèbes qui furent vendus comme esclaves en Abyssinie, ainsi que cela se pratique encore de nos jours.

Ces deux jeunes Chrétiens devenus, l'un grand échançon, l'autre trésorier, convertirent à leur religion le fils du roi nommé Abréha.

Le Négus habitait alors Axoum, près d'Adoua, de sorte qu'on est en droit de supposer que le port où Edèse et Frumence furent pris pouvait bien être Massouah. Le christianisme aurait donc

pénétré en Abyssinie par la même voie que les Italiens, et c'est à leur suite que les idées de l'Europe d'aujourd'hui s'infiltreront dans le pays où règne Ménélik. La conversion des Abyssins, juifs, sabéens, polythéistes, se serait opérée par la persuasion et sans exciter autant de violences qu'en Europe.

A cette époque l'Arianisme était protégé par l'empereur Constance qui écrivit une lettre au roi d'Ethiopie afin de lui intimiser l'ordre de livrer Frumence entre les mains de Georges, patriarches d'Alexandrie. Mais cette lettre fut non avenue, et Frumence en accord complet avec saint Athanase, conserva toujours la foi catholique.

Nous vous disons ceci pour vous fixer sur ce point que les chrétiens d'Abyssinie furent d'abord catholiques.

Vous voyez que l'on pourrait également fournir un chapitre avec une esquisse du passé de l'Abyssinie qui offre beaucoup d'intérêt.

C'est ainsi que je pourrais vous signaler une certaine croisade d'Abyssins qui vont au vi^e siècle défendre les chrétiens du Yémen.

Puis un certain Lalibela qui vers le xiii^e siècle aurait formé le projet de détourner le Nil afin de venger des marchands abyssins molestés par les Egyptiens.

Il vous intéressera d'apprendre que le grand Albuquerque, vice-roi des Indes portugaises, d'accord avec un roi d'Abyssinie conçut un projet analogue.

Cette idée que tenant le Nil, on tient l'Égypte est en quelque sorte de tradition chez les Abyssins, il suffira pour vous en convaincre de citer ce passage d'une lettre du roi Técla-Haimament au Pacha du Caire qui avait arrêté un envoyé de Louis XIV au roi d'Abyssinie. Voici le passage de cette lettre :

« Cependant le Roi de France, notre frère, qui professe notre religion et notre foi, ayant été excité par des avances



AU BORD DE LA FORÊT

d'amitié convenable de notre part, nous a envoyé un ambassadeur.

« Mais nous avons appris que vous l'avez fait arrêter à Sennar, ainsi qu'un Syrien nommé Murat, que vous avez mis en prison quoique nous l'eussions envoyé nous-mêmes au-devant de cet ambassadeur. Vous avez par ces moyens violé les lois des



RIVIÈRE DU HAUT-PAYS

nations qui veulent que les Ambassadeurs des rois soient toujours libres d'aller où ils veulent. Il faut même les traiter avec honneur et c'est une obligation généralement reconnue. Ils ne doivent être ni molestés, ni détenus, ni assujettis à payer des droits ou à donner des présents d'aucune espèce. Nous pourrions bien vous payer de la même manière, si nous étions

enclins à venger les insultes que vous avez faites à notre envoyé Murat.

« Le Nil servirait à vous punir suffisamment puisque Dieu a mis en notre pouvoir ses sources et ses inondations, et que nous sommes maîtres d'en disposer pour vous faire du mal... »

D'autre part, certain roi d'Abyssinie Amda Sion, fait déjà, dès le ^{xiv}^e siècle de grands efforts pour frayer à ses marchands un libre chemin jusqu'à l'Océan Indien.

Aujourd'hui nous constatons chez les Anglais de grandes

l'Atbara, en vue de l'irrigation, aucun ouvrage qui pourrait modifier sensiblement sa défluence dans le Nil. »

Evidemment, le Marquis de Dufferin et Ava, un des meilleurs diplomates de l'Angleterre, agissait en connaissance de cause et il montrait une prévoyance dont on ne peut que le louer.

Tout ce qui précède prouve qu'en politique les peuples se trouvent toujours en face des mêmes problèmes ; ils se les passent les uns aux autres à travers les siècles. Il résulte du peu d'horizon que nous avons ici-bas que les meneurs des troupeaux

humains ne font que redécouvrir les sentiers effacés de l'histoire.

Ils méritent d'être chefs lorsqu'ils savent prévoir comme Lord Dufferin. Il ne doit pas suffire au diplomate de s'assurer de la place où il pose le pied, cela n'est pas assez que la route lui paraisse bonne pour qu'il la prenne, il lui faut lever un peu la tête et d'un regard deviner où elle peut conduire. Ce coup d'œil pénétrant constitue la prévoyance dont on dit que c'est presque toute la science de gouverner.

D'autre part, le Négus Ménélik est préoccupé de s'assurer une issue du côté de l'Océan Indien. On lui a donné

à entendre que Djibouti serait cette porte ouverte à sa disposition. Une autre question est de savoir de quelle façon nous réaliserons cette offre, et comment nous ferons de Djibouti autre chose qu'une porte politique, protocolesque, et une porte plus pratique et plus agréable que sa voisine anglaise, Zeïla, par où les Abyssins, les Européens, et même les Français auront avantage et agrément à entrer et sortir. Jusqu'ici on



A ADDIS-ABABA : LE NÉGUS S'AVANCE

préoccupations en ce qui concerne le cours du Nil. Cet état d'esprit prouve d'abord leur ferme volonté de ne jamais sortir d'Egypte, — ce qui est bien naturel, — outre que les projets de modifier le cours du Nil au détriment du Delta n'apparaissent pas aux Anglais comme irréalisables.

Et le 15 avril 1891, lorsque l'Angleterre et l'Italie complétèrent la démarcation de leurs sphères d'influence respectives



FEMMES HARRARS

dans la direction du Nord, jusqu'à la mer Rouge, la première des deux puissances prit ses précautions.

Le Marquis de Dufferin et Ava, ambassadeur de Sa Majesté, la Reine du Royaume-Uni, Impératrice des Indes, introduisit dans le protocole que signa de son côté le Marquis di Rudini, un article III, ainsi conçu :

« Le gouvernement italien s'engage à ne construire sur



ABYSSINS DU PAYS NOIR

n'a rien fait pour atteindre ce but ainsi que nous le montrerons en temps et lieu.

Il en sera toujours ainsi dans toutes nos colonies et dans tous nos protectorats, aussi longtemps que nous prendrons nos fonctionnaires parmi les finauds du parlementarisme. Ces gens-là savent se hausser aux situations bien payées grâce à une habileté de prestidigitateur, mais cette habileté qui consiste en appa-

rences ou en apparitions, si elle est parfaite dans les couloirs et les coulisses, est tout à fait insuffisante sur le terrain des faits. Aux réalités conviennent les hommes pratiques qui en résultent en quelque sorte.

Grâce à l'enchaînement des faits et à l'association des idées, je m'aperçois que je pourrais écrire plus d'un volume à l'occasion de mon excursion en Abyssinie.

En outre de ces hors-d'œuvre de ratiocination, j'aurais à vous esquisser les contrées, les hommes, les paysages, les

mœurs, les déserts, les plateaux, les races diverses, tout ce que le voyageur observe, tout ce qui le frappe chemin faisant.

J'aurais plutôt à vous donner l'impression d'un passant, car d'autres voyageurs ont avant moi pris la peine de parcourir et d'étudier consciencieusement l'Abyssinie, mais mon impression pourrait peut-être offrir quelque intérêt, étant d'un homme qui a beaucoup vu et qui a accumulé de nombreux points de comparaison, en s'attachant à demeurer aussi sincère et aussi naïf que possible.

Puis, c'est la Cour du Négus, la vie de la capitale, le mécanisme très simple du gouvernement qui n'a rien de commun



TYPES HARRY

avec ce que nous concevons sous ce nom en France. Car chez nous, nous paraissions avoir pour idéal un gouvernement sans chef d'aucune sorte, tandis qu'ici il y en a un qui porte sur ses épaules l'édifice encore fragile de son empire. Notre appareil à gouverner se complique de plus en plus de rouages, ce qui augmente la déperdition de forces par frottement, et le volant qui actionne la machine est de plus en plus petit et insuffisant. Tandis qu'en Abyssinie l'appareil très simple fonctionne avec un bras vigoureux dont l'effort s'accroît à mesure que les difficultés augmentent. Enfin on pourrait vous décrire des repas homériques, vous conter des incidents curieux et cent autres détails qui font que le grand campement d'Addis-Ababa rappelle à la fois notre époque féodale et nos temps mérovingiens.

Ces impressions, je vous les livre ici, dans les nombreuses photographies, si admirablement reproduites et dont j'ai pu prendre les clichés, dans des conditions généralement pénibles et incommodes.

Elles donnent mieux que toutes les descriptions les plus littéraires la sensation de ce pays, de cette civilisation qui, pour ne point cadrer symétriquement avec la nôtre, n'en a pas moins un certain caractère de grandeur et pourrait même fournir des leçons à notre société, si fière de sa supériorité.

Puis, pour clore le volume, j'aurais à vous conter mon retour droit par le désert, puis la traversée moins gaie que l'aller, car les passagers étaient surtout des rapatriés, des convalescents, des malades, qui aspiraient après l'heureux moment où ils se reposeraient dans leur pays natal, en respirant l'air pur qui chasse la fièvre.

Le fait que notre navire revenait avec ses flancs vides indique le déplorable état de notre marine marchande dont le port de Marseille se ressent visiblement.

C'est donc sur un mot triste que je déposerai la plume, sans compter d'autres choses que nous révélerons dès que cela sera utile.

GABRIEL BONVALOT



GEORGES CAIN



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1898 by Jean Bousod, Manzi, Joyant & Co.

LA BOUQUETIÈRE DU PONT-NEUF

LES DANGERS DU SYMBOLISME

VRAIMENT, mon fils, tu serais bien malheureux si tu n'épousais pas Mademoiselle du Postel

— Qu'est-ce que tu as, mère? Pourquoi dis-tu cela?

— Comme te voilà pâle et bouleversé! Elle te tient donc bien au cœur cette jeune fille?

— Voyons, maman, qu'est-ce qui te prend? Qu'est-il arrivé?

Et Roger se laissa tomber sur le divan, auprès de madame Gauvain, lui prit les mains qu'il secoua et serra nerveusement.

Madame Gauvain détourna la tête, dérobant son regard.

« Rien, je n'ai rien, dit-elle, je parlais comme cela pour voir. J'ai cru que tu étais fâché contre elle. »

— Fâché! mais non, une petite querelle d'amoureux, oubliée j'espère. Elle se moquait de mes goûts littéraires, de ma prédilection pour la Jeune école, pour les décadents, les symbolistes. J'étais agacé. Je lui ai dit, je crois, que les femmes n'y entendaient rien, qu'elles étaient de jolies poupées faites pour s'occuper de chiffons. Ce mot de poupée, surtout l'a blessée; elle a boudé un peu, mais c'est tout... Ah! parle, à la fin, il y a quelque chose; est-ce qu'elle ne veut plus de moi?

Madame Gauvain eut un sourire singulièrement amer et méprisant, mais ne répondit pas.

« Allons, en voilà assez! s'écria Roger dont la face s'empourpra, tu crois me ménager en me tuant peu à peu: va donc franchement, j'aime mieux être assommé du coup. »

— Eh bien! tu ne peux pas épouser Mademoiselle du Postel.

— Parce que?...

— Parce que!... Ah! ce que j'ai à t'apprendre est si monstrueux que les mots me restent dans la gorge... Mademoiselle du Postel a un enfant... là... c'est dit. »

Roger, qui était tout pâle maintenant, éclata de rire.

« Une lettre anonyme, des potins de domestiques renvoyés... tu as cru cela, toi? »

— Mon cher Roger, comment peux-tu penser que je te dis de pareilles choses à la légère? J'étais aussi incrédule que toi et j'ai voulu des preuves.

— Des preuves que Pauline a un enfant!...

Et le jeune homme essaya encore un rire qui sonnait faux.

« Voyons, dit Madame Gauvain, ne cours pas par la chambre comme une bête en cage. Assieds-toi près de moi et tâche de m'écouter tranquillement. En somme il vaut mieux découvrir ces choses-là avant la noce qu'après. »

Roger vint s'asseoir près de sa mère.

« J'écoute », dit-il.

Elle prit une des mains de son fils dans les deux siennes.

« Il faut bien l'avouer, cher enfant, nous nous sommes emballés un peu vite, tous les deux, à propos de cette jeune fille rencontrée en Italie et revenue avec nous à Paris, toi, séduit par sa beauté, moi charmée par sa grâce et son espièglerie. Nous savions peu de choses d'elle et nous nous sommes renseignés bien légèrement. Ce titre de chanoinesse, porté par Mademoiselle de Luini, cette bonne tante qui s'est chargée de la jeune fille depuis qu'elle est orpheline, nous semblait répondre de tout. Nous voyions bien cependant que si la chanoinesse est une excellente personne, elle n'a aucune volonté, gâte sa nièce autant qu'il est possible et se laisse mener par le bout de son chapelet. Pourtant jamais je n'aurais songé à fouiller le passé de celle qui

allait devenir ma fille, si un de ces agents, peu recommandables mais utiles quelquefois, qui font la police pour le compte de particuliers, après m'avoir envoyé force prospectus, ne s'était présenté un matin chez moi.

— Ah! ah! tu t'es fiée à de pareils gens?

— J'étais si peu prévenue, si sûre qu'on ne trouverait rien que j'ai cédé surtout à la curiosité de savoir ce que ce vilain personnage pourrait bien me dire afin de gagner son argent. Comme toi, j'éclatai de rire à la nouvelle que Mademoiselle du Postel, avait un fils et l'élevait même, en secret, sous le toit de



la vénérable chanoinesse. Je voulais mettre dehors cet aimable espion en le menaçant de la vraie police; mais il avait des preuves.

— Des preuves !

— Oui, mon enfant, cet individu m'a apporté toute une série de photographies, des instantanés, sans retouches, qui forment une suite de tableaux d'une éloquence irréfutable.

— Montre cela, vite, s'écria Roger.

— C'est que, vraiment, c'est si bizarre. Non seulement ces images dévoilent la faute, mais elles témoignent chez cette jeune fille d'un tel cynisme, d'une insouciance si complète... ou plutôt, non, elles prouvent surtout que c'est une folle.

— Tu hésites encore, mère ?... »

Madame Gauvain se leva résolument, et alla prendre un rouleau de papiers qu'elle avait laissé dans l'antichambre.

Roger le lui arracha des mains et le déroula fébrilement, en s'approchant de la fenêtre.

« Pauline ! c'est bien Pauline ! en costume de clown ! une perruque sur la tête et allaitant un enfant !... »

Le jeune homme est resté seul chez lui. Il a prié sa mère de le laisser afin d'exhaler sa douleur et sa colère sans contrainte, se remettre du coup qui l'abasourdit.

Il reprend cent fois ces minces feuilles, non collées, éparées maintenant sur sa table où elles se roulent sur elles-mêmes comme des copeaux.

— C'est bien elle ! il n'y a aucun doute, malgré cet indécent et extravagant costume... Ah ! coquine ! coquine ! C'est cela que tu me réservais ? tu comptais me tromper aussi aisément que tu as trompé ta dinde de tante ? Et moi j'étais là, en extase, devant ta grâce et ta gaminerie d'enfant qui n'était rien que l'effronterie d'une dévergondée ! Idiot que j'étais, idiot !... idiot !... »

Et il froissait dans ses mains les papiers fragiles, puis les défroissait, les lissait du bout des doigts, regardait encore.

« Voyez un peu cette tendre mère et comme la honte et le remords lui pèsent peu ! Mais elle n'a donc aucun sens moral ?... On dirait une chatte qui folâtre avec son petit... Voyez comme elle se dandine gaieusement en faisant marcher cet affreux marmot !... Quelle gravité comique en lui enseignant ses lettres ! De quelle main légère elle le fouette ! Est-elle assez attentive en lui entonnant la bouillie ! (il paraît qu'elle va le sevrer.) Et ces jeux ! ah ! ces jeux ! ils sont jolis vraiment !... »

Les mots les plus insultants lui viennent aux lèvres. Il les crache sur cette jeune fille, à laquelle quelques heures plus tôt il donnait les noms les plus doux.

Mais il a beau faire, il a beau s'indigner et maudire, l'amour ne s'en va pas de lui, il ne peut l'arracher comme cela, il semble au contraire se cramponner à son cœur, s'y enfoncer plus pro-

fondément, aggravé de jalousie et de souffrance, d'autre chose : d'une curiosité aiguë et brutale qui fait s'attarder le jeune homme dans la contemplation des beautés inconnues encore et que l'étrange costume révèle. Jamais il n'en a tant vu, même au bal où Pauline ne risque qu'un décolletage très parcimonieux. Ici, c'est à peine si un cordon de perles retient à l'épaule cette indécente blouse de pitre : tout le bras est nu, et

beaucoup du dos. Et les jambes ?... on les voit jusqu'aux genoux !... Il faut reconnaître que tout cela est fort joli, la donzelle est plus formée qu'on ne l'aurait cru, plus potelée, plus femme... plus femme en effet !...

« Ah ! ça va être drôle quand je lui mettrai tous ces chiffons-là sous le nez ! et ça ne tardera pas, je me donnerai ce plaisir aujourd'hui même... tout de suite. »

Roger endossa rageusement son paletot, ramassa d'un geste brusque toutes les photographies et les fourra dans sa poche puis il prit son chapeau et sortit en faisant claquer la porte.

Madame Gauvain se mettait à table quand Roger arriva.

« Tu vois, je ne t'at-

tendais plus, dit-elle ; c'est gentil de venir malgré tout.

— Si tu crois que je pense à dîner !...

— Assieds-toi tout de même, et fais semblant de manger, pour me faire plaisir... Voyons, es-tu plus calme ?... Qu'as-tu décidé ?

— C'est ce que je venais te dire, mère, s'écria Roger, après avoir bu un grand verre d'eau. Ma charmante fiancée nous attend ce soir, comme tous les soirs ; eh bien, allons chez elle, et donnons-nous, tout doucement, le plaisir de la confondre.

— Y penses-tu, mon enfant ? cela serait très incorrect : des mots blessants, une scène, du bruit peut-être, on ne fait pas de telles choses. La pénible corvée de rompre me revient, à moi. Je m'en acquitterai avec discrétion et mesure.

— Non, non, mère ; je suis bien résolu, nous irons tous les deux. Je la veux cette scène, il me la faut ; j'ai besoin de cette secousse pour que tout soit vraiment brisé.

— Ce serait de bien mauvais goût, bien peu délicat.

— Le goût et la délicatesse n'ont rien à faire avec les catastrophes : d'ailleurs, je te promets de te laisser parler ; je veux être là, voilà tout. Je veux voir la honte et la confusion de celle qui m'a bafoué ; l'ironie, le dédain, le dégoût, ce sont les seules armes que j'emporte.

— Après tout, si cela peut te soulager, tant pis pour les convenances, dit Madame Gauvain en se levant de table, je ferai ce que tu voudras. »

Pauline s'élança dans le vestibule, en entendant le coup de timbre qui annonçait son fiancé : « Une grande nouvelle, mon



cher Roger, s'écria-t-elle, je suis devenue symboliste !... »
Mais elle s'arrêta court et devint toute pâle en voyant ces visages sévères et glacés. « Oh ! qu'est-ce que vous avez ? dit-elle, vous êtes malades... un malheur ? »

— Nous désirerions avoir un entretien avec Madame de Luini...



— Ma tante ! elle vous attend, comme toujours... Un entretien ?... Mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a ?... »

Ils passèrent, raidis et hautains, sans répondre. Ils entrèrent dans le salon, si gai, si intime, sous la molle lumière des abat-jour roses, avec le parfum des fleurs de fiançailles.

La chanoinesse était au coin du feu, mettant des points à une vague tapisserie. Sa noble tête d'Italienne apparaissait bien éclairée par une lampe toute proche.

« Santa Maria ! s'écria-t-elle, comme vous venez tard ! Que vous est-il arrivé ? Un accident de voiture ! »

Madame Gauvain soupira profondément, vraiment navrée de la peine qu'elle allait faire à cette si bonne personne.

« Plût à Dieu que ce ne fût que cela ! dit-elle. Nous voudrions vous parler, confidentiellement, mon fils et moi, à vous seule, et nous vous demandons d'éloigner Mademoiselle Pauline ; il vaut mieux qu'elle ne soit pas là tout d'abord. »

— Je m'en vais, s'écria la jeune fille, mais je vous en prie, ne me laissez pas trop longtemps ; pensez à l'angoisse où je suis, pensez que les minutes seront des heures... »

Et elle s'échappa, en refermant les portes, avant que sa tante, tout abasourdie, eût pu rien dire.

« Pauline ! Pauline ! Malheureuse enfant, viens tout de suite. »

La chanoinesse a crié cet appel d'une voix si extraordinaire, si douloureuse, qu'en trois bonds la jeune fille est là, le cœur battant à l'étouffer, les yeux égarés ; cependant elle a tant imaginé d'événements tragiques, pendant cette heure qu'elle vient de passer seule, que rien ne peut plus la surprendre.

« Est-ce possible ! Est-ce possible ?... On me dit que tu as un enfant... on me montre des preuves et je ne crois pas mes yeux, je ne veux pas croire. »

La jeune fille a poussé un cri sourd, elle regarde autour

d'elle, voit Madame Gauvain, qui s'est levée et détourne les regards comme pour ne pas l'accabler, mais Roger, lui, est resté assis ; le coude sur la table, la joue sur sa main, il dévisage la coupable d'un air moqueur et insolent.

Elle aperçoit les photographies et s'élance pour les voir



mieux. Alors une singulière expression crispe son visage ; elle mord ses lèvres qui frémissent, puis tout à coup elle se voile de ses deux mains et un grand sanglot la secoue.

La chanoinesse est retombée dans son fauteuil, anéantie, et, lentement des larmes roulent sur ses joues brunes.

« Povera !... dit-elle après un long silence, c'était vrai ! comme elle a dû souffrir ! pourquoi s'être cachée de moi ? »

Pauline découvrit son visage et regarda sa tante avec une stupeur ravie. « C'est cela que tu trouves à dire, toi ? s'écria-t-elle. O chère ! chère ! comme tu es bonne ! »

Elle se jeta sur la vieille dame en pleurs, l'entoura de ses bras et, tout en l'embrassant passionnément, lui dit quelques mots à l'oreille. Puis elle vint se placer au milieu du salon et d'un air contrit se mit à genoux.

« Puisque ma faute est découverte, dit-elle en fixant son regard sur une fleur du tapis, je dois subir votre dédain et votre colère, vous demander très humblement pardon d'avoir voulu vous tromper. Si je l'ai fait, c'était uniquement par amour. J'espérais pouvoir, par toute une vie de tendresse et de vertu, effacer l'erreur d'un jour. J'ai eu tort. Je me repens. Aujourd'hui, nous voici étrangers les uns aux autres, nous allons nous séparer, ce soir même, pour ne nous revoir jamais. Eh bien, soyez généreux, n'empoisonnez pas le souvenir si doux des mois ravissants de nos fiançailles. Dites-moi que vous me pardonnez. »

— Comment le pourrais-je ? s'écria Roger, vous m'avez fait trop de mal, en le disant, je mentirais. »

Sa voix s'étranglait malgré lui, mouillée de larmes. Ne plus la voir, jamais, jamais ! C'était impossible ! Ah ! comme il eût voulu tout ignorer, rester aveugle et heureux ! comme il se sentait lâche, prêt à pardonner... oui, mais pour la garder !

Elle vit son émotion, se releva vivement, avec une gaieté étrange dans les yeux ; mais bien vite elle abaissa ses paupières et reprit sa voix dolente : « Je vous en conjure, dites que vous



me pardonnez, dites-le des lèvres seulement, je n'en demande pas plus, mais dites-le, cela, je vous le demande en grâce, dites-le sur le berceau de mon fils. »

Roger fit un bond en arrière et Madame Gauvain se leva comme mue par un ressort, en disant d'une voix aigre : « Vous n'avez vraiment aucune pudeur, Mademoiselle ! »

— Si, si, faites cela pour elle ! s'écria la chanoinesse, qui avait repris toute sa sérénité, venez, allons voir son fils ! »

Et elle entraîna presque de force Madame Gauvain, qui grommelait entre les dents : « Il ne faut pas contrarier les fous ! »

C'était tout en haut de la maison, une vaste pièce, une sorte d'atelier, soigneusement fermée à clef et que l'électricité éclaira dès que Pauline eut ouvert la porte. Les murs étaient couverts d'étoffes de soie claires, l'épaisseur du tapis faisait le sol mou sous les pas. Mais il y avait peu de meubles : un divan dans un coin, un paravent bas, un guéridon, c'était tout. Ça et là, fixées au plancher, pendus au plafond, des barres fixes, des trapèzes, le matériel complet d'un manège de gymnastique.

« Personne autre que moi n'entre jamais ici », dit Pauline.

Elle courut au paravent qu'elle écarta : une petite couchette se montra sous ses rideaux de gaze bleue. La jeune fille, d'une seule main, saisit l'être qui était étendu là et... le jeta au milieu de la salle.

« Voilà mon enfant ! dit-elle, je n'en ai pas encore eu d'autres ! »

Et le rire qu'elle retenait depuis si longtemps jaillit enfin en fusées, en roulades folles, presque en sanglots...

« Oui, oui, criait-elle, le voilà, c'est mon enfant ! un pauvre petit bonhomme de bois et de chiffons ! Ah ! on m'a espionnée !... Ma femme de chambre, intriguée depuis longtemps par la salle secrète, aura regardé au trou de la serrure. « Vous ne

savez pas, Mademoiselle cache un enfant ! », et on a percé mes murs, on a braqué sur moi un objectif, violé la demeure d'une

jeune fille, osé la surprendre dans l'abandon de la solitude, dans le mystère de sa toilette ! C'est joli, c'est joli ! Et ceux qui ont payé cela viennent, avec de grands airs dignes et tragiques, nous reprendre leur estime... Ah ! tenez, l'air que vous avez à présent, si ridicule et si stupide, me venge : je vous pardonne, allez-vous-en ! »

Mais, au lieu de s'en aller, Roger se jeta ses pieds, saisit sa main, qu'il couvrit de baisers.

« J'ai tant souffert de cette méprise, dit-il, que nous sommes quittes. Insultez-moi, piétinez-moi, je suis si heureux maintenant que je ne sens rien, chassez-moi si vous voulez, je resterai en travers de votre porte, comme un chien fidèle. »

La chanoinesse, qui avait tant ri qu'elle pleurait, donnait, en essuyant ses yeux, quelques éclaircissements à Madame Gauvain :

« Vous comprenez, la petite s'écriait, on lui ordonnait la gymnastique, et comme je ne trouvais pas convenable de l'envoyer dans un manège, je lui ai fait faire cette installation et elle s'en donnait là tant qu'elle voulait... »

— Oui, oui, je comprends, disait Madame Gauvain, toute souriante, mais pourquoi cette marionnette ?

— Pourquoi ? dit Pauline, j'allais vous le dire quand vous êtes arrivés avec de si noirs

desseins ; pour plaire à mon mari, je m'exerçais au symbolisme.

— Au symbolisme ?... » La jeune fille posa la main sur la tête de Roger, jouant avec les cheveux du jeune homme, toujours à genoux.

« Ne m'aviez-vous pas dit : « La femme n'est rien qu'une poupée ?... » Eh bien cela signifiait : « Entre les mains de cette poupée-là, l'homme n'est rien, qu'un pantin !... »

(Clichés Puyo.)

JUDITH GAUTIER.

